

Edition spéciale: Prix de la Sørge



L'auditoire

JOURNAL DES ÉTUDIANT-E-S DE LAUSANNE

Dossier

Ce corps qui nous est chair

Tatouage, piercing,
scarification, brûlure:
analyse sous-cutanée
page 4

Ex Cathedra

Etienne Dumont
Dans la peau d'un tatoué
page 3

Pol / Soc

Facebook et la loi
Faites entrer l'icisé
page 12

Campus

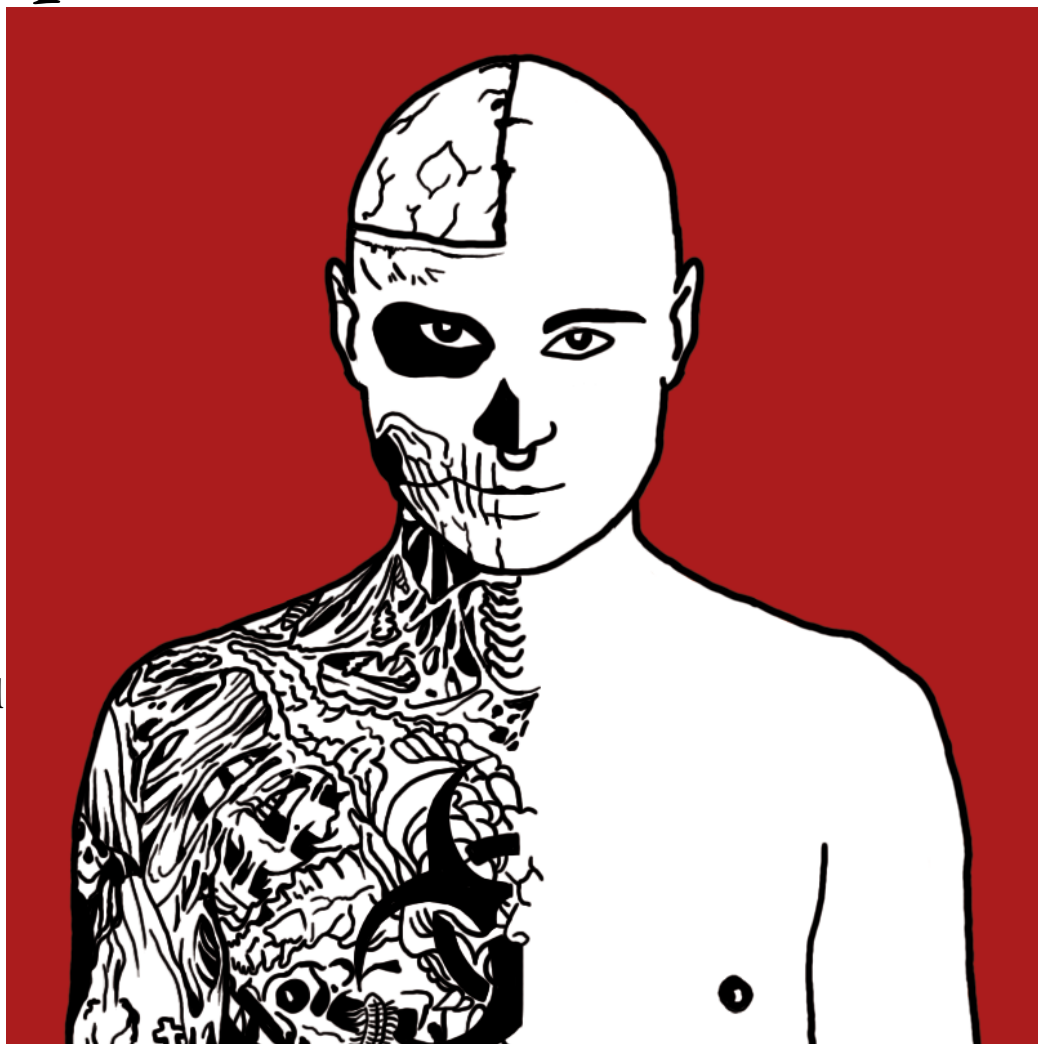
Human Brain
L'envers d'un projet
pharaonique
page 21

Sport

Poétique du football
Quand le sport se frotte à la
littérature
page 24

Culture

Dans les coulisses
Infiltrez-vous au cœur de
l'Opéra et de Vidy
page 28-29



Rick Genest alias Zombie Boy par Julie Colet



Toi aussi, écris ton indignation!

Lorsque la rédaction de *L'auditoire* a pris la décision de sonder la communauté universitaire, elle s'est également engagée à prendre en compte, au premier chef, les remarques des lecteurs et lectrices. Dès le semestre prochain, de nombreux efforts supplémentaires seront de ce fait entrepris pour correspondre au mieux à ce que doit être, selon nous, un journal universitaire. Nous nous tournerons plus fréquemment vers les problèmes que rencontrent nos semblables, miséreux universitaires, tout en gardant une certaine liberté de parole sur des sujets sociétaux. Notre sens de l'humour, bien existant, sera plus grandement sollicité dans nos articles, ce que semble réclamer la majorité de notre lectorat potentiel.

Il n'est pas interdit de saisir sa plume

Voilà de fort belles résolutions. Cependant, dans le traitement des résultats de notre sondage, une remarque récurrente nous a laissés cois: le manque de représentativité de nos plumes. «Tous en SSP et en lettres», a-t-on pu lire. Cette problématique vaut bien un éditorial.

Que nous reproche-t-on au juste? Nous

l'avons dit: notre représentativité. *L'auditoire* n'a pas vocation à être représentatif. Il se doit certes de séduire la communauté universitaire, d'être à son écoute et, parfois, d'être son chantre. La représentativité du journal ne dépend que d'un seul facteur qui n'est autre que la composition de sa rédaction. Or, nous n'avons que peu de poids pour influencer sur cette variable.

Ce qu'il nous semble important de relever ici, c'est que tous les étudiants et toutes les étudiantes de l'Université de Lausanne et de l'EPFL sont les bienvenus dans notre rédaction. Et bien qu'il soit de bon aloi de crier au scandale, il n'en est pas pour autant interdit de saisir sa plume et de participer activement à l'élaboration dudit journal.

Il paraît ainsi discutable de nous reprocher notre représentativité dès lors que la rédaction encourage justement, à longueur d'année, les résidents et résidentes de toutes les facultés à nous rejoindre. Certes, ce grief trouve ses origines dans de bien simples raisons; il fut un temps où *L'auditoire* se définissait en opposition à certaines sections; il fut un temps où il eût été de mauvais goût pour un juriste ou un économiste de l'Internef de mettre les pieds dans nos locaux. Eh bien, qu'on se le dise, cette ère n'est plus! Mieux encore, notre journal n'a pas une quelconque immutabilité mais, au contraire, il se veut ouvert à toute nouvelle suggestion, que ce soit

concernant l'intitulé de ses rubriques ou leur contenu.

Les réponses à notre sondage se déclinaient des véritables panégyriques aux attaques les plus gratuites. Encouragements, félicitations et propositions lubriques furent légion. Des commentaires plus incisifs mais non moins intéressants nous ont également permis d'ouvrir le débat. A contrario, insinuer que *L'auditoire* est «un repaire de gauchistes» ou de «lettreux» n'apporte malheureusement rien à la réelle auto-critique à laquelle nous souhaitons procéder. D'ailleurs, un simple détour par notre rédaction permet de se rendre compte que la remarque est erronée.

L'auditoire, un repaire de gauchistes lettreux

Plus d'une fois, nos détracteurs faisaient plus d'une faute par ligne alors même qu'ils raillaient notre orthographe. D'autres, suffisants au possible, fustigeaient à grands coups de phrases abstruses la qualité de notre prose. Soit, nous avons pris bonne note. Mais la meilleure manière de nous répondre reste de venir œuvrer à nos côtés. •

Quentin Tonnerre

Sommaire

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
SEVERINE CHAVE, QUENTIN
TONNERRE
DOSSIER
JULIE COLLET
CAMPUS ET SPORT
LUCILLE TONNERRE
POLITIQUE - SOCIÉTÉ
THIBAUD DUCRET
FAE
JULIEN BOCOQUET
CULTURE
JEANNE GUYE
PHOTO ET GRAPHISME
JULIE COLLET

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
SEVERINE CHAVE, JULIEN BOCOQUET, QUENTIN
TONNERRE, ETIENNE KOCHER, JULIE COLLET, LUCILLE
TONNERRE, JEANNE GUYE, KEVIN BUTHEY, MELANIE
DAVIRS, KATHLEEN VITOR, FANNY UTIGER, LAURA
GIAQUINTO, LAUREANE BADOUX, THIBAUD DUCRET,
BRUNO PELLEGRINO, ALEXIS RIME, MARCO PROST,
ERWAN LE BEC, MATTEO GORGONI, CLEMENCE DEMAY,
PATRIC FRIE, LES ÉTUDIANTS DETANDEM, YVES DI
CRISTINO, SAMUEL ESTIER

MAQUETTE
MARC AUGET
SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
PIERRE-ALEXIS BLANC

IMPRIMERIE
IMPRIMERIE SAINT PAUL

ERRATUM
PLUSIEURS ERREURS SE SONT GLISSÉES DANS NOTRE
DERNIER NUMÉRO
PAGE 13 «A BEAULIEU, ZOOM SUR LES FORMATIONS»:
L'UNIL ÉTAIT BEL ET BIEN PRÉSENT À BEAULIEU, A
TRAVERS LE SERVICE D'ORIENTATION ET CONSEIL SOCI
PAGE 20 «LE CHANT DES PRISONNIERS» : RENAUD DELAY,
COMPOSITEUR, A «SURESTIMÉ» LES TESSITURES ET NON
LES CHORISTES EUX-MÊMES
PAGE 24 «CHIEN MÉCHANT»: IL S'AGIT DE PIERRE
DESSEMONTE ET NON DE PIERRE-YVES MAILLARD SUR
LA PHOTO. TOUTES NOS EXCUSES...

L'AUDITOIRE

N° 218
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90 - F 021 692 25 92
ÉDITEUR FAE
E.AUDITOIRE@MAIL.COM
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

REMERCIEMENTS
ALBERTO VACCCHI POUR L'APÉRO, POUR LE
VIN QU'ON A OUBLIÉ D'OFFRIER MAIS QU'ON A
QUAND MÊME BU, POUR LA MOBILITÉ, POUR
SON AMITIÉ PRÉCIEUSE, POUR TOUT, MERCI
MERCI MERCI, ENCORE MERCI AUSSI À JULIEN
POUR SA VOIX SUAVE, QUENTIN MOURON ET
BRUNO PELLEGRINO POUR CETTE FOLLE NUIT
PASSEE ENSEMBLE, KNORR POUR SON
AROMAT AUX VERTUS D'OREILLER
INSOUPÇONNÉES, MARC AYMONT D'AVOIR
REUSSI À MATRISER SON MAL DE VOTURE
DANS UN DÉPLACEMENT EN TROIS GARES
ET UN DÉPLACEMENT EN TROIS GARES
ACTUEL ET PASSÉ, ISALF OLIVIER POUR SA
PRÉSENCE SAUSSANTE MAIS AGREABLE AU
PRIX DE LA SORGE (TOUT PARTICULIÈREMENT
À MAXIME MELLINA QUI A PASSÉ LA SOIRÉE À
LANCER DES CACHUÈTES PAR-TERRE), ET
FINALEMENT PLEIN D'ÉNORMES POUTOUS À
ETIENNE, SIMON, HECTOR ET MAXIME QUI
VONT BEAUCOUP NOUS MANQUER, LE FRÈRE
DE NOËL GALLAGHER

«Les gens n'acceptent plus l'idée d'un corps qui se développe, vieillit et disparaît»

Rencontre avec Etienne Dumont

L'auditoire a rencontré pour vous celui que l'on nomme le «Papou genevois». Etienne Dumont, la soixantaine, critique d'art à la Tribune de Genève, fait partie des individus les plus modifiés du monde. Rencontre autour de la thématique des modifications corporelles avec un personnage singulier.

Au vu de votre longue expérience des modifications corporelles, pensez-vous que le rapport social au tatouage s'est transformé?

Oui, bien sûr. Par l'information en premier lieu, puisque de profonds changements ont été opérés dans ses modes de diffusion. Le tournant a dû se produire, je pense, à la fin des années 1990. Je m'en suis rendu compte lors de la Biennale de Venise; j'ai croisé là-bas trois vieilles dames, et l'une a dit aux autres: «Les motifs de ce type-là, c'est Maori, parce que je l'ai vu dans une émission de télé.» Je me suis donc dit que, si des Italiennes de 85 ans savaient de quoi il s'agissait, le changement était bien réel. Vous pouvez être d'accord ou non, mais les gens connaissent le sujet. Plus tard, l'information est presque devenue de la surinformation; il y en a trop à l'heure actuelle. Trop d'information veut dire que l'on est dans un courant; un courant veut dire que l'on est dans une mode. Et après cela, je ne peux dire ce qu'il se passe.

Est-ce que la modification corporelle a encore quelque chose de choquant?

Cela dépend laquelle. Regardez, par exemple, la chirurgie esthétique pour les américaines très riches; dans ce cas la chirurgie ne doit pas être cachée, mais bel et bien visible. En gros, vous avez pour 40'000 dollars sur votre figure. Vous ne faites pas cela pour défier une norme sociale, mais bien pour entrer dans une norme sociale.

Ce qui est exactement le contraire en définitive. Ensuite, vous avez toutes les marques d'appartenance à des groupes. Et un groupe, c'est une micro-société. Regardez, la modification corporelle la plus évidente, c'est celle, chez 90% des filles, de maigrir le plus possible. Et c'est aussi une modification corporelle. Ce n'est pas du tout parce qu'elles ont envie de se sentir

Francis Trautwig



mieux, c'est pour correspondre à une norme. C'est même un vecteur d'intégration sociale. Allez regarder l'exposition parisienne sur les sous-vêtements. Prenez les corsets; c'est une modification corporelle artificielle imposée par l'extérieur. Socialement, il faut avoir une taille très fine, il faut faire remonter la poitrine. C'est temporaire, mais c'est une modification corporelle. Il faut le faire poser, et ensuite, lorsque l'on va aux extrêmes de la norme, on ne peut pratiquement plus l'enlever. Et à ce moment-là, il y a des déformations permanentes, osseuses.

Dès lors, quelle serait la limite?

La place, déjà. Le confort. L'argent puisqu'il y a beaucoup de modifications corporelles qui sont tout de même assez onéreuses. Le temps. L'intérêt aussi. J'ai discuté avec des gens à Paris qui ont un salon, et il est clair que pour beaucoup de leurs clients cela

âge, que le corps nous fait défaut. Les gens n'acceptent plus du tout l'idée d'un corps qui se développe, qui atteint un sommet, qui vieillit et qui disparaît. Je pense que les gens sont pleinement conscients du fait qu'ils n'ont qu'un corps. Jadis, il y avait des tableaux qui représentaient la fontaine de Jouvence, parce que l'éternel était impossible. A présent, les gens ont l'impression que l'on peut retarder la disparition. Donc, à partir de là, ils acceptent de moins en moins facilement un signe de modification non voulue.

Comment expliquez-vous l'obsession de la symétrie? Est-ce une recherche de l'harmonie?

C'est un fait de civilisation, même si cela ne concerne pas toutes les civilisations. Les Précolombiens ont eu un goût très fort de la symétrie, certaines tribus africaines aussi. C'est un héritage antique, certainement. En revanche, le Moyen Age n'a pas du tout l'obsession de la symétrie. La Renaissance et le néo-classicisme, qui font appel à l'Antiquité, reviennent pour leur part à la norme symétrique. Je pense que c'est une idée d'harmonie. Mais vous avez des gens qui font des modifications parfaitement asymétriques. J'ai vu quelqu'un qui avait beaucoup de tatouages avec tous les genres possibles. Je lui ai dit: «Il en aurait peut-être fallu un petit pour styliser le tout.» Et la personne m'a dit: «L'absence de style est précisément un style.» Mais il est évident qu'une profonde asymétrie a tendance à déranger. J'ai un ami qui a subi un grave accident, qui est totalement refait et parfaitement symétrique. Dans ce cas, le malaise vient d'une symétrie trop parfaite. •

correspond à une période de leur vie. Ils les voient très régulièrement. Puis, un jour, ces gens disparaissent et ils ne savent pas ce qu'ils deviennent. Ils ont dû passer à autre chose. Mais pour eux, c'est terminé. Il peut y avoir une deuxième vague, mais c'est assez rare. Les gens vont, consciemment ou inconsciemment, jusqu'à un mur invisible et, lorsqu'ils l'atteignent, ils arrêtent. Mais je ne sais pas si les gens sont conscients de la présence de ce mur. Je ne pense pas. Ils ont simplement un autre intérêt qui se greffe par-dessus le premier.

Comment définiriez-vous le corps?

Je pense que c'est un langage pour beaucoup de gens, une conformité paradoxalement. C'est une immobilité puisqu'il ne faut pas vieillir, le corps devrait rester éternellement jeune. C'est une angoisse aussi, car nous avons l'impression, à partir d'un certain

Mélanie Dawirs,
Kathleen Vitor et la rédaction



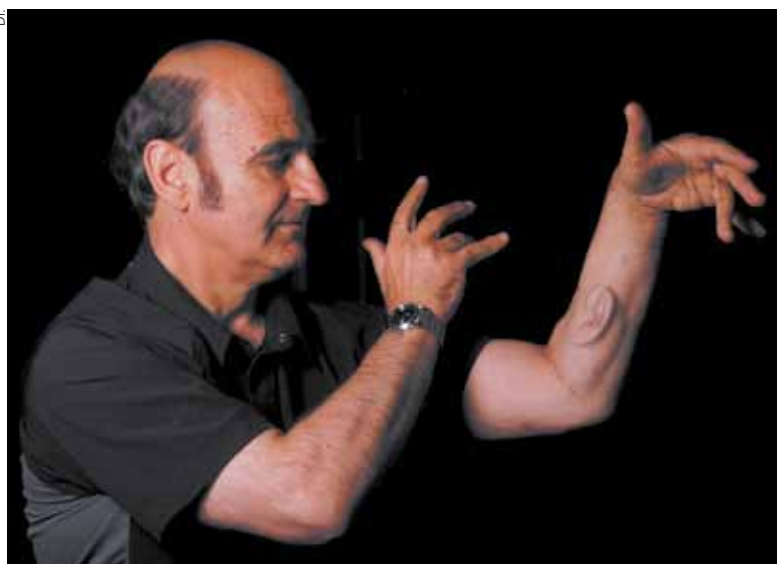
Un seul corps, plusieurs vies possibles

Quel est ce corps dans lequel nous nous incarnons? Qu'il soit génétiquement heureux, inconfortable ou dans la norme, il est nécessaire de s'y adapter voire, parfois, de l'altérer afin de l'approprier. Le corps est vecteur d'expression: entre quête de contrôle et prolongation de soi.

«**N**ous aurions dû être dispensés de traîner un corps. Le fardeau du moi me suffisait.» Cioran exprime de façon parfaitement claire cette dichotomie qui existe entre le corps physique et l'esprit immatériel. Depuis la nuit des temps, le corps a été soumis aux désirs de l'être humain. Passant des rites antiques à la simple pulsion, nous l'avons sans cesse modifié, tatoué, percé, scarifié, exploitant le vecteur d'expression qu'il représente. Historique de ce trauma volontaire en p. 5.

Depuis la nuit des temps, le corps a été soumis aux désirs de l'être humain

Non content de le dénaturer, nous cherchons également à le surpasser par le biais de la technologie, comme en témoigne l'utopie du cyborg, grande figure de l'imaginaire de la science-fiction, p. 6. Ces êtres robotisés, hybrides, dématérialisés se retrouvent au cinéma, dans le jeu vidéo, mais sont également la marotte des Nippons, qui traitent de manière récurrente ce vaste sujet qu'est la cybernétisation. Entre cerveau électronique, corps cybernétique et conscience de soi réduite à une donnée informatique, les mangas problématifient la notion d'humanité dans sa définition comme dans ses limites. Dès lors, que devient notre âme? Une donnée inhérente de l'organique ou un étranger invité à bord de la machine du corps? Vaste question développée en p. 7. On pourrait qualifier de transhumaniste l'artiste Stelarc, dont le travail artistique s'articule autour de l'obsolescence. Suspensions, membres robotiques, troisième oreille... Il ne



Stelarc et sa troisième oreille, à découvrir en p. 7.

cesse d'expérimenter les limites du corps humain, p. 7.

D'autres artistes, issus du mouvement dit Body Art, explorent ce média qu'est notre corps. Mais les modifications corporelles ne sont – de loin pas – réservées à une élite. Ainsi, tout un chacun peut décider d'y avoir recours. Quand est-ce que s'achève la symbolique personnelle, quand commence la démarche artistique? La frontière n'est pas toujours clairement tracée, p. 8.

Corps exploré, corps augmenté, corps habité

Corps exploré, corps augmenté, corps habité. Pourtant, les liens qui unissent l'être à son enveloppe physique sont complexes. Ce corps, on aime le détacher. Dans le cas du transgenre, la dichotomie se fait alors totale. Non seulement les personnes intersexuées ne trouvent pas leur place dans notre monde social organisé par une catégorisation binaire

des sexes, mais elles sont «coincées» dans un corps qu'il faudra modifier. Quête de genre en p. 9. De plus, une conférence, intitulée «Transgenre: regards pluriels», organisée par le Centre en études genre a eu lieu le 6 décembre dernier. Retour en p. 9.

Le corps porté par un désir de différenciation sexuelle, d'esthétique, de performance ou d'expression est assurément un motif de revendication identitaire. Transformé définitivement par tatouages, piercings ou implants pour se retrouver, pour se démonter ou pour manifester, il reste plus que jamais un lieu de débat où chacun pourrait reprendre la place dans la nature qu'il aurait perdue, sous la forme souhaitée... •

Julie Collet

NOLWENN

Parlons peu, parlons clair.

Tél. 0901 777 177

(Fr. 3.15/min depuis une ligne fixe)

Consultation voyance

A corps tatoué, à cœur percé

Depuis la nuit des temps, le corps a été soumis aux désirs de l'être humain. Passant des rites antiques à la simple pulsion, nous l'avons sans cesse modifié, tatoué, percé, scarifié, exploitant le vecteur d'expression qu'il représente. Historique de ce trauma volontaire.

L'être humain a modifié son corps, depuis des temps ancestraux, que cela soit pour des raisons spirituelles, sociales ou esthétiques. Ces interventions anatomiques seraient apparues dès le IV^e millénaire av. J.-C., période où les tatouages et les piercings devinrent les premières modifications corporelles. Puis, la découverte d'Ötzi, en 1991, dans les Alpes italo-autrichiennes, a prouvé l'utilisation des tatouages au Néolithique en Europe.

Un corps modifié pour de multiples civilisations

Les prêtres aztèques se perçaient les joues et les lèvres au cours d'un rite religieux. Ils se fendaient également la langue et, parfois, procédaient à la castration. En Chine, il était d'usage de bander les pieds des jeunes filles de manière à ce qu'ils restent les plus petits possibles. En Afrique subsaharienne, les scarifications ont supplanté les tatouages, car elles sont plus visibles sur les peaux sombres. On trouve, par ailleurs, des tatouages dans les cultures philippines, nipponnes, des îles Marquises, des Indiens d'Amérique, des Esquimaux, de Thaïlande, de Nouvelle-Zélande; et bien sûr en Europe où, il y a quatre cents ans, les chrétiens coptes se faisaient marquer en souvenir de leur pèlerinage sur les lieux saints.

Percer sa chair sans raison médicale n'a rien d'inédit

De même, percer sa chair sans raison médicale n'a rien d'inédit: citons entre autres les centurions romains qui, en signe de virilité et de courage transperçaient leurs seins d'anneaux. Les Egyptiens, quant à eux, se perçaient le nombril, un signe de noblesse refusé aux gens du peuple. Puis il



Des modifications corporelles d'autres époques et d'autres cultures à la nôtre.

y eut le fameux prince Albert, dont l'histoire génitale fit école.

Du rite ancestral à l'oreille percée chez Claire's

Traditionnellement, la modification corporelle est réalisée lors d'une grande étape de vie de l'individu au sein de la tribu – par exemple, la scarification ou l'infibulation pour marquer le passage à l'âge adulte. Il y a également des rites qui reviennent souvent chez certains groupes indigènes comme la pratique du tatouage punitif. Mais le tatouage peut aussi avoir des vertus thérapeutiques ou servir de talisman contre les mauvais esprits. Certains exploits sont mis en valeur par la représentation de sortes de médailles à même le corps, rendant le prestige de la personne encore plus grand.

Si le tatouage peut être, pour les tribus, un symbole de force, de courage ou de pouvoir, il est longtemps resté, en Europe, principalement réservé aux esclaves, aux prisonniers, aux marins ou aux militaires. En 1982, la parution de l'ouvrage *Tatootime*,

dirigé par Ed Hardy (artiste américain), marque le véritable début de la démocratisation des modifications corporelles telles que nous les connaissons aujourd'hui. Puis, grâce à l'influence des médias (nombre de revues spécialisées), le tatouage a acquis une signification plus purement esthétique et personnelle.

L'oreille percée représente la modification corporelle la plus réalisée depuis l'Antiquité

Une réminiscence de ces rituels dits archaïques annonce donc un retour, dans la société occidentale, de modifications corporelles d'autres époques et d'autres cultures: la pénétration, la brûlure, la suspension, feront notamment partie du vocabulaire des artistes «perceurs-tatoueurs-scarificateurs». En Occident, le perçage du lobe de l'oreille représente incontestablement la modification corporelle la plus réalisée depuis

l'Antiquité. En effet, de nos jours, de nombreuses jeunes filles se font percer les oreilles sans réellement considérer cela comme une modification corporelle, mais plutôt parce que ce changement les rapproche d'un idéal de la beauté féminine.

Du primitif à l'art contemporain

Tatouages, piercings, implants, maquillages ou travestissements traduisent ce corps terrien, dont les artistes Body Art exploitent le flux vital, c'est-à-dire un vitalisme sauvage voire animal, lequel nous attire comme nous dégoûte. Ces attributs corporels rompent la chair et exsudent de l'homme. Force est de constater que cette puissance physiologique et «re-ritualisée» devient alors créatrice et génératrice de culture et d'œuvres d'art, et s'éloigne définitivement de l'animalité.

Aujourd'hui, le corps organique est, simplement, et s'épiphanise; c'est-à-dire qu'une personne a trouvé la dernière pièce du puzzle et voit maintenant la chose dans son intégralité. De nombreux artistes comme Albrecht Becker, Ron Athey ou Lukas Zpira participent à ce phénomène, mais aussi l'anticipent, et cultivent leur anatomie s'éloignant de la simple légitimité du corps pris comme «producteur-reproducteur-séducteur» défini au XIX^e siècle, selon l'idée de Michel Foucault.

Mais le corps n'est pas seulement le support de l'irréfléchi ou du spontané, c'est également un lieu de médiation de la pensée, un site de constructions culturelles. Que l'on tente de s'uniformiser ou, au contraire, de se démarquer, cela défie une certaine inconscience de ne le concevoir qu'en tant qu'instrument précaire et secondaire, aliéné par les modes, tel qu'on le fait aujourd'hui. •

Les cyborgs rêvent-ils de moutons électriques?

La science-fiction se plaît à imaginer notre avenir, auscultant le monde et spéculant sur son évolution. Parmi les grandes figures de son imaginaire: le cyborg. De la littérature au cinéma, en passant par le jeu vidéo, coup d'œil sur ses représentations et leurs possibles résonances dans la réalité.

C'est en 1960, à San Antonio, lors d'une conférence scientifique sur les impacts physiologiques du voyage spatial, que le mot «cyborg» est employé pour la première fois. Contraction de *cybernetic organism*, il désigne alors un individu modifié qui aurait les capacités physiques nécessaires à la survie dans l'espace. Très vite, le terme est récupéré par la fiction dans le cadre de la rencontre entre l'organique et l'artificiel, en gestation depuis un certain temps.

Plus humain que l'humain?

Apparu dans la littérature du XIX^e siècle, le robot commence dès 1940 à se rapprocher de l'homme dans les romans d'Isaac Asimov. L'androïde, dans son anthropomorphisme organique, brouille d'autant plus les frontières. Iconisée sur grand écran en 1927 par *Metropolis*, cette figure trouve sa quintessence quarante ans plus tard dans les *replicants* de l'écrivain Philip K. Dick. En nous présentant des humanoïdes physiquement identiques à leurs modèles et développant un instinct de survie, l'auteur questionne l'identité humaine. La machine qui tend à nous ressembler en devient-elle pour autant notre semblable?

La chair et l'essence

Dès les années 1960, le cyborg pose la question inverse. À l'ère de la science triomphante, il incarne la crainte des dérives que peut engendrer la volonté de suppléer la faiblesse humaine par la technologie. Dans la série TV *Doctor Who*, les Cybermen sont d'anciens organismes ayant abusé d'implants artificiels, au point de se transformer en êtres robotiques dénués de toute émotion, ne vivant plus qu'à «assimiler» les autres formes de vie (un concept que l'on retrouve chez les Borgs de *Star Trek*). Ainsi, cette rencontre physique entre l'artificiel et l'organique interroge l'in-

tégrité du corps et son rapport à l'essence humaine. L'avancée technologique implique toujours une contrepartie.

Le jeu vidéo *Deus Ex: Human Revolution* nous plonge au cœur de ces considérations éthiques. Dans la peau d'un «cyborg malgré lui» enquêtant dans le milieu de la cybernétique, le joueur aura la possibilité d'améliorer les facultés physiques de son personnage en lui ajoutant de nouveaux implants. Si ces augmentations facilitent son avancée, elles ont en revanche un impact sur son environnement: plus le héros sera modifié corporellement, plus ses interlocuteurs le craindront.

Suppléer la faiblesse humaine par la technologie

La transformation du corps par la machine effraie en ce qu'elle détache la silhouette humaine de son image profondément ancrée dans l'inconscient collectif, effaçant progressivement les notions de race ou de sexe. Ainsi, l'implacable antagoniste de *Terminator 2* est d'autant plus terrifiant, car «polygénéré», son corps métamorphe alliant fluidité féminine et pointes phalliques.

L'esprit et l'acier

Avec l'apparition d'Internet, la dématérialisation de la technologie (et par là son ubiquité) marque une nouvelle étape dans l'évolution du cyborg. En 1984, dans son roman *Neuromancien*, William Gibson pose les bases du genre cyberpunk et invente le cyberspace. Cet univers invisible et illimité des réseaux informatiques offre de nouvelles perspectives: les individus technologiquement modifiés qui s'y connectent quittent leur corps pour l'investir de leur esprit.



Adam Jensen, cyborg malgré lui, dans le jeu vidéo *Deus Ex: Human Revolution*.

Débarassés de toute contrainte physique, ils jouissent alors d'un champ des possibles infini, pouvant même prétendre à l'immortalité, ultime frontière du genre humain. La trilogie *Matrix* illustrera cette idée de transcendance de l'humain dans la machine en s'achevant sur l'union des deux entités à travers la fécondation de la seconde par la première. De fait, il n'est pas innocent que le cyborg fasse son apparition dans les années charnières de la conquête spatiale: cette soif d'exploration, de même que l'aspiration à fusionner la chair et le métal, est ainsi intrinsèquement liée à l'éternel désir de l'humanité de dépasser sa condition.

Posthumanisme

À l'heure actuelle, l'application réelle de ce désir n'atteint pas encore les extrémités déstabilisantes de la fiction, mais l'on en distingue déjà l'amorce: corps modifiés par la technologie pour des raisons cosmétiques (augmentation, reconstruction) ou agrémentés de prothèses médicales

(pacemaker, valve mécanique), implants cérébraux permettant de contrôler les faits et gestes de l'hôte par induction électromagnétique...

Nous n'en sommes qu'aux prémices de l'être machinisé, mais il est certain que les progrès d'une science repoussant toujours plus loin les limites du possible et les avancées d'une technologie de plus en plus présente dans nos quotidiens finiront tôt ou tard par entériner la rencontre entre l'organique et l'artificiel. Evolution pour certains, régression pour d'autres. Dans tous les cas, l'humanité s'en verra assurément changée.

A moins que l'on ne suive une autre option nous invitant à définir une frontière nette entre nos vies et ces machines: à nous de savoir laquelle, de la pilule rouge ou bleue, nous allons choisir. *Future is now*, comme disait l'autre... •

Thibaud Ducret



Quand robots et cyborgs se chatouillent la puce-cerveau dans les mangas

Entre cerveau électronique, corps cybernétique et conscience de soi réduite à une donnée informatique, les fictions japonaises probléatisent la notion d'humanité. L'âme, donnée inhérente de l'organique? étrangère invitée à bord de la machine du corps?

Le goût du Japon pour la robotique est bien connu. Les animaux de compagnie robotisés pourraient rejoindre notre importation d'œuvres fictionnelles nippones. Car la réalité commence à peine à rattraper la fiction. Robots et cyborgs deviennent des sujets courants dans l'animation et la bande dessinée japonaises, qui constituent un terrain privilégié de réflexion sur les rapports entre êtres humains, machines, technologie et progrès. Le modèle du robot au service de l'humanité fait partie des plus anciennes thématiques du manga, comme androïde doté de sa propre raison (*Astro*) ou comme engin géant que l'on pilote (*Goldorak*, *Gundam*).

Conscience électronique

Le thème de l'association de l'humain et de la machine, en un même individu, apparaît surtout dans les années

1990. Dans la société de 2029, *Ghost in the Shell* pose comme postulat que tout individu peut changer des parties de son corps pour des pièces robotiques, jusqu'à la cybernétisation intégrale. Le cerveau, devenu électronique, reçoit alors en *upload* la conscience de la personne, son *ghost*.

Se faire hacker son cerveau ou son corps

Cette «machinisation» de l'humanité est présentée comme un progrès possible, mais non une évolution nécessaire. De nouveaux problèmes surviennent pour cette transhumanité, qui peut se faire hacker son cerveau ou son corps. Les équipes policières conservent des agents purement organiques, physiquement

moins performants, mais sans ces nouvelles vulnérabilités. Et d'autres questions se posent: est-ce la fin de la mort physique, alors que les nouveaux fantômes sont ceux ayant téléchargé sur le réseau leur conscience? Et si cette dernière peut se réduire à un signal électronique, les intelligences artificielles peuvent-elles gagner une âme? La série de 2006 suggérera que c'est la décision fondée sur l'irrationnel et les émotions, et non sur la logique mathématique, qui fait passer l'artificiel dans le domaine de l'humain.

Cerveau et/ou corps

Cette interrogation fondamentale sur ce qui définit l'être humain est abordée de front dans le manga *Gunnm*. La société du XXVI^e siècle y apparaît divisée en deux, entre humains partiellement cybernétisés de Zalem et élitistes purement organiques de la cité

aérienne de Jérusalem (avec consonance biblique). Les individus de Zalem se définissent par leur cerveau organique transféré dans des corps robotisés, mais il sera révélé que le cerveau des habitants de Jérusalem a été remplacé par une puce électronique, plus performante à la pensée scientifique. Révélation qui provoque folie et suicides dans la cité céleste. Pour l'héroïne, dotée au final et d'un corps et d'un cerveau artificiels, la seule échappatoire sera sa volonté de vivre, indépendamment des réalités physiologiques qui échappent à son choix.

Ces progrès technologiques apparaissent comme une expérience de plus à vivre, avec des avantages comme des inconvénients à accepter, et dont il faut faire usage sans en devenir, à notre tour, l'instrument. •

Marco Prost

Dépassé, le corps humain?

Suspensions, membres robotiques, troisième oreille... Stelarc ne cesse d'expérimenter les limites du corps humain, repoussant constamment ses limites. Retour sur cet artiste anatomiquement modifié.

Depuis les années 1980, Stelarc, de son vrai nom Stelios Arcadiou, a su s'affirmer dans l'art corporel. Son nom a rapidement été connu grâce à ses vingt-cinq suspensions dont l'originalité n'a cessé d'être décuplée. Pour ce faire, une série de hameçons en inox reliés à des câbles ont été insérés dans sa peau, avant qu'il ne se soit suspendu, à l'intérieur d'une galerie d'art, au cœur d'une ville ou encore face à la mer. Mais ses performances ne s'arrêtent pas là! Jugeant le corps trop limité dans ses facultés, l'artiste australien a conçu (entre autres) un troisième bras robotique afin d'augmenter ses capacités physiques. De plus, en 2007, il s'est fait implanter un cartilage en forme d'oreille dans

son avant-bras gauche dans le but de pouvoir communiquer avec l'ensemble de la planète en y insérant un microphone. Si l'expérience se poursuit les sons captés par cette oreille seront accessibles sur Internet et il sera possible d'y répondre grâce à un haut-parleur placé dans la bouche de l'artiste.

La pensée de Stelarc se caractérise par une négation du corps

L'obsolescence du corps

La pensée de Stelarc se caractérise par une négation du corps. Pour lui, ce

dernier n'est rien d'autre qu'une simple structure. Aussi prétend-il explorer une «anatomie évolutive» au travers de ses performances. En effet, après des millions d'années d'évolution, le corps humain semble être arrivé au bout de ses possibles améliorations biologiques. En outre, il comporte de nombreux défauts, puisqu'il n'est pas immunisé face à la maladie et que ses aptitudes ne cessent de se réduire avec l'âge. La technologie, en revanche, n'en finit pas de se développer.

Selon Stelarc, l'être humain n'a d'autre choix rationnel que de s'adapter à ces nouvelles technologies en les associant directement à son propre corps, optimisant ainsi ses capacités. L'utilisation de notre organisme se verrait donc modifiée en raison de ces innovations extérieures.

L'artiste est d'ailleurs convaincu que le corps humain finira par disparaître, démodé, laissant place à «un réseau de neurones interconnectés»...

L'être humain n'a d'autre choix rationnel que de s'adapter à la technologie

Sommes-nous tous voués à devenir des êtres robotisés? Notre corps biologique a-t-il réellement fini de nous surprendre? •

Lauréane Badoux

Pour en savoir plus: <http://stelarc.org>

Expression corporelle: du dauphin tatoué à l'implant

Nous envisageons toutes et tous notre corps d'une façon différente. Certains décident de le maîtriser, de lui imposer une autre forme. Tatouages, piercings, implants, les pratiques sont multiples. Quand beaucoup s'en tiennent à quelques modifications isolées, d'autres impliquent leur corps dans une profonde démarche artistique.

Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, différentes techniques artistiques liées aux modifications corporelles se sont peu à peu popularisées en Occident. Ainsi, au cours des dernières décennies, tatouages et piercings se sont manifestés comme de véritables phénomènes et sont désormais bien admis dans la société lorsqu'ils restent convenus. 15% de la population suisse seraient d'ailleurs tatoués selon le reportage *Tatouages: ABE soulève le derme!* (TSR, 17 février 2004).

Un artiste populaire: le tatoueur

Celles et ceux qui pratiquent professionnellement piercings ou tatouages se revendiquent aujourd'hui clairement comme des artistes. Il est indubitable qu'un travail d'une telle précision demande une méticulosité sans pareille. Une personne qui tatoue la peau d'autrui, pour y graver à main levée un motif, devrait être dotée d'un talent certain. Hervé, perceur au Salon Ethno Tattoo à Lausanne, estime cependant se sentir moins artiste que ses confrères tatoueurs, mais souligne la grande rigueur dont il doit faire preuve dans le cadre de son travail. Les modifications corporelles peuvent être de véritables œuvres d'art. Pourtant, les démarches de chacun diffèrent. Du petit dauphin sur l'omoplate au corps entièrement ornementé, les objectifs sont divers. Hervé, dans le milieu depuis une vingtaine d'années, distingue les décisions respectives au tatouage et au piercing. Dans le premier cas, le choix est mûrement réfléchi, avec un résultat décoratif ou engagé, tandis que le second naît plutôt d'un coup de tête. Aline, 18 ans, nous le confirme: «Ce tatouage, ça faisait vraiment longtemps que je le voulais, il représente mes origines, il est profondément ancré en moi. Le piercing à l'oreille, par contre, j'ai découvert



Le tatouage de Sveta et Orlan dans une de ses réalisations artistiques.

son existence après coup puisque le perceur n'a pas bien compris ce que je lui demandais.»

Du tatouage lambda à la performance artistique

Bien que cherchant souvent à extérioriser un symbole profond, à garder la trace d'un événement marquant, les personnes tatouées ou percées expriment toutes leur démarche d'une manière plus ou moins personnelle.

Où se situe la limite entre simple «décoration» et démarche artistique?

En effet, ce domaine n'échappe pas à la mode, loin de là. Il y a bien sûr des motifs intemporels, mais des tendances se manifestent comme partout. En ce moment, le goût est aux fleurs se transformant en oiseaux ou encore aux symboles représentant l'infini, précise Hervé avec un sourire. Toutefois, si le commun des mortels



se contentera d'un ou deux dessins, il existe aussi des cas extrêmes. Visages recouverts de piercings, Barbie vivante, homme-tigre ou encore lézard sont autant de réalisations à la fois isolées et variées. Sans pour autant se revendiquer artistes, ces personnes présentent des visages et même des corps entièrement modifiés.

Dès lors, où se situe la limite entre simple «décoration» esthétique ou symbolique et démarche artistique, impliquant parfois des recours à la chirurgie esthétique? Car dans cette seconde situation, le corps est transformé en une réelle œuvre d'art vivante, telle une toile ou une sculpture que modèle le plasticien. Hervé, quant à lui, estime que la limite est profondément personnelle. A son avis, c'est à chaque personne qui recourt aux modifications corporelles de saisir si elle se sent véritablement dans une démarche artistique ou simplement dans l'expression de sa personnalité. Le sentiment du tatoueur sur ces démarches est positif: «Ça ne me dérange pas du tout, du moment qu'ils assument. C'est un choix, je

trouve même qu'ils font preuve de beaucoup d'audace.»

Si la limite de l'engagement artistique est floue, les salons posent tout de même les leurs. A Ethno Tattoo, les artistes ne pratiquent pas sur toutes les parties du corps. Ils refusent de tatouer les mains, le visage, le cou. «On a parfois eu de mauvaises réactions, mais il faut que les gens comprennent qu'aujourd'hui on ne peut pas s'afficher avec de telles altérations», en raison de l'éthique.

Orlan, plasticienne physique

Dessin, sculpture, photographie, vidéo, performance, biotechnologie... sont autant de techniques qu'Orlan explore. Engagée, elle met le corps au centre de son art. Sensible au statut de ce dernier dans la société, Orlan représente dans ses créations toutes les pressions sociales, religieuses et politiques qui pèsent sur lui.

Orlan est la première à avoir eu recours à la chirurgie esthétique comme médium artistique

Pour chacune de ses réalisations, elle ne cherche, non pas le travail d'un matériau en lui-même, mais à en travailler un qui illustre au mieux son idée. Ce concept est le fondement même de son travail sur le corps. Ainsi, de 1990 à 1993, elle choisit de se faire elle-même œuvre d'art, en recourant à la chirurgie esthétique, devenant alors la première artiste à utiliser cette pratique comme médium artistique. Orlan est la parfaite illustration d'une approche artistique de la modification corporelle. •

Fanny Utiger

Intersexe: vers la liberté du corps

Divines dans l'Antiquité, dérangeantes de nos jours, les personnes intersexuées ne trouvent pas leur place dans notre monde social. Une question récente qui remet en cause le fonctionnement de notre société et sa perception des corps.

Hermaphrodite, fils divin d'Hermès et d'Aphrodite, d'un mariage spirituel et corporel à la nymphe Salmacis, devint un être à la beauté parfaite, réunissant le masculin et le féminin.

Idéal perdu dans les tréfonds de la mémoire universelle, notre société «moderne» s'est empressée de le classer au rang des anomalies. Ce que l'on appelle aujourd'hui intersexuation désigne donc le fait de naître avec des organes génitaux ne correspondant pas aux standards sexuels établis.

Depuis le 1^{er} novembre 2013, l'Allemagne permet aux enfants naissant avec une ambiguïté sexuelle d'être enregistrés sous le statut de «sexe indéterminé». Alors que, pour beaucoup de pays, celle-ci est encore considérée comme une malformation à corriger absolument afin d'assigner un genre bien défini en accord avec le sexe biologique.

Ce n'est, effectivement, qu'à partir des années 1990 que l'on a commencé à revendiquer une reconnaissance de la violence faite aux personnes intersexuées, c'est-à-dire la mutilation des organes génitaux de nouveau-nés pour se conformer aux

normes traditionnelles, violant leurs droits à l'intégrité corporelle.

Qu'en est-il donc en Suisse ?

Si l'on s'en tient au discours public, il n'y aurait plus, aujourd'hui, d'interventions précoces sur des nourrissons en Suisse. Officieusement, elles continuent d'être pratiquées sur des enfants en bonne santé, alors qu'il ne s'agit que rarement d'une nécessité médicale, mais bien d'une «urgence sociale». Blaise Meyrat, médecin en chirurgie pédiatrique au CHUV, déclare dans le reportage *Entre deux sexes* (TSR, 29 octobre 2009), que ne plus opérer ne signifie pas que l'on ne choisisse pas un genre. En effet, l'état civil implique de toute manière que l'on assigne un sexe aux enfants. Bien que cette attribution se fasse au nom du supposé bien de ces derniers, elle a souvent pour conséquence des troubles identitaires importants dus, notamment, à la culture du silence dans laquelle s'inscrit l'intersexuation. C'est pourquoi, en novembre 2012, la Commission nationale d'éthique pour la médecine humaine a pris position sur «l'attitude à adopter face aux variations du développement sexuel», déclarant que «pour des raisons

éthiques et juridiques, aucune décision significative visant à déterminer le sexe d'un enfant ne devrait être prise avant que cet enfant puisse se prononcer par lui-même». Le débat reste en suspens.

Vers une éducation de la société

A travers la violence subie par ces enfants se manifeste l'obligation de choisir entre le «bleu» ou le «rose» en négligeant toutes les nuances qui les relient. Ces remises en question médicales ne révéleraient-elles pas une problématique plus profonde: celle de l'impossibilité de se définir autrement que dans cette binarité des catégories de genre?

Pour Patricia Roux, professeure en études genre à l'Université de Lausanne, la suppression des catégories de sexe serait la seule solution malgré son caractère utopique. «C'est une utopie réalisable, car la question des intersexués montre à quel point elle relève d'une production sociale. La division par sexe est un choix qui organise la vie quotidienne des individus dans un rapport hiérarchique.» Aucune raison donc de penser que ces rapports ne pourraient pas devenir symétriques.

Sans catégorisation binaire, plus de différence de traitement entre hommes et femmes et, logiquement, de problématique d'intersexualité. Accepter que l'on puisse changer de sexe le moment venu, que ce soit suite à une ambiguïté génitale de naissance ou non, «c'est accepter de remettre en question le système de genre».

Finalement, le changement ne devrait-il pas se faire dans nos représentations, en rompant avec ces préconçus archaïques qui conçoivent le genre comme une traduction culturelle de différences naturelles? •

Regards sur le transgenre

Le 6 décembre dernier a eu lieu une journée d'études concernant la transsexualité en Suisse.



Portant sur le sujet «Transgenre: regards pluriels», le thème a pu être appréhendé sous divers angles. Dans un premier temps, Florinda Sauli, par la présentation d'une recherche de terrain dans le canton du Tessin, a évoqué les stéréotypes de genre concernant le transsexualisme à travers la problématique du sexisme. C'est ainsi qu'elle s'est focalisée sur la tendance des institutions à reproduire un sexisme qui permet de légitimer les stéréotypes de genre au sein de la société. On parle alors d'hétérosexisme comme «conception de l'ordre social sexué», facteur qui légifère les droits que l'on accordera aux personnes transsexuelles.

Michel Montini, avocat et collaborateur de l'Office fédéral de l'état civil a proposé, quant à lui, une approche globale de l'aspect juridique de la question en Suisse. Actuellement, la problématique du changement de sexe s'inscrit dans un processus complexe au sein de la Confédération, ce qui promet une sérieuse remise en question à différents niveaux. Etant donné que celle-ci ne présente aucune loi explicite concernant le transsexualisme, la juridiction est, jusqu'à présent, déléguée aux tribunaux cantonaux et donc à une prise en charge au cas par cas.

C'est parce que l'identité de genre est désormais considérée comme un droit humain que l'on voit s'opérer un changement progressif dans la conception binaire de sexe telle que la norme actuelle la définit. •





Tu veux toujours avoir accès
aux derniers tubes?

Chez nous tu peux



1.-

HTC One mini
Orange Young Universe
79.- / mois, 24 mois



Avec Orange Young, tu profites
gratuitement de Spotify Premium.



Changez pour Orange:
0800 078 078 | orange.ch/shop

Offre valable à la conclusion d'un nouveau contrat. Carte SIM: 40.-. HTC One mini sans abonnement: 599.-. Disponible dès 10 ans, jusqu'au 27^e anniversaire. L'abonnement sera ensuite transféré vers un abonnement Orange Me avec une taxe mensuelle égale ou similaire. Spotify Premium gratuit pendant les 12 premiers mois, puis 12.95 par mois.



Transports publics et nouvelles technologies: le ras-le-bol?

Train, tram, métro ou bus: les smartphones sont partout. Ils nous suivent, nous poursuivent et nous rendent accros. Hyperconnectés, stressés et à l'affût du moindre message, e-mail ou notification, nous sommes devenus des esclaves 2.0. Décryptage d'un phénomène technologique en pleine mutation.

Il est 7h50 dans le m1 entre les arrêts Flon et Unil-Sorge. Nous montons dans la rame bondée. Une fois notre place faite, quelque chose attire l'attention. Il n'y a pas un bruit. Nous sommes peut-être 200 personnes dans ce wagon et pourtant nous n'entendons rien. Un silence presque religieux s'est emparé du m1. La cause de ce mutisme généralisé? Les smartphones que huit étudiants sur dix ont à la main, comme une extension de leur paume, comme un organe externe...

«Les nouvelles technologies, c'est un peu le don d'ubiquité»

Smartphones et rapport au temps

Assis à un arrêt de métro, l'une des choses que l'on remarque facilement est la propension généralisée à regarder l'heure sur son portable alors même que l'on porte une montre. Nous sommes devenus les esclaves volontaires et serviles du temps qui passe car, à chaque fois que nous regardons notre portable, nous sommes potentiellement rappelés à l'ordre par un courriel ou un SMS. «C'est l'horloge qui domine, on n'a plus son temps» affirme Sébastien Salerno, chargé d'enseignement à l'Université de Genève et spécialiste des nouvelles technologies de l'information et des médias.

Time is money donc. Oui, mais pour qui? Pour les adultes, cela semble plutôt évident. Ce qui l'est moins, c'est l'impact de cette tendance sur les jeunes, notamment les collégiens ou les élèves du primaire, eux aussi englués dans cette spirale temporelle.

Hyperconnectivité et don d'ubiquité

La présence des smartphones dans les transports publics a diamétralement modifié notre rapport aux autres de deux façons. La première nouveauté est notre capacité d'être joignable à tout moment: «Allô oui, j'suis dans le bus, j'arrive dans vingt minutes.» Nous avons le luxe (ou le fardeau) d'être atteignables partout. Joignables oui, mais pour quoi faire? Probablement pas grand-chose, puisque la plupart des conversations passées dans les transports publics sont inutiles et bruyantes.

Le second changement notable est notre capacité à nous dématérialiser. Avant, il fallait être physiquement à quelque part pour effectuer certaines tâches. Aujourd'hui, nous pouvons être assis dans le bus et envoyer un courriel à Tokyo, commenter une photo sur Facebook tout en écrivant un SMS à un ami. «Les nouvelles technologies, c'est un peu le don d'ubiquité» pour Sébastien Salerno. D'ailleurs, ce don d'ubiquité expliquerait pourquoi il est si difficile de se séparer de cet organe externe: la sensation de toute-puissance induite par cette capacité d'extraction de la réalité est bien trop forte.

«Nous devons reconstruire des façons d'être ensemble dans les transports en commun»

Vie sociale et vie virtuelle

Symbole de statut social d'un côté, outil de socialisation de l'autre, notre portable ou natel (dénomination venant de nos chers voisins suisses-allemands: *Nationales Autotelefonnetz!*) prend une grande partie de notre temps. La question reste de savoir où nous souhaitons



investir notre capital temporel. Vingt-quatre heures à distribuer entre SMS, Whatsapp, Facebook et... vie réelle. À vous de choisir.

«Ce n'est pas aux tl d'édicter des règles de conduite»

Pour ou contre les smartphones: un choix impossible

Ces objets de malheurs nous rendent tous accros. Le souci se situe donc au niveau de leurs défaillances techniques. Que celui ou celle qui n'a jamais pesté contre son tout nouvel iPhone 6S à cause de l'autonomie réduite de sa batterie nous jette le premier chargeur! Car c'est lorsque la technologie nous lâche que nous sommes renvoyés à notre condition antérieure d'humains déconnectés, vulnérables et impuissants face à l'ennui du trajet.

Ne peignons toutefois pas le diable sur la muraille et reconnaissons tout

de même leurs qualités à ces nouveaux totems 2.0. Ils nous permettent a) de gagner du temps, b) de nous organiser, c) d'éviter des gens [on connaît toutes et tous la technique du Je-Ne-Te-Regarde-Pas-Car-Je-Suis-Trop-Occupé-Sur-Mon-Écran] ou encore d) de tromper l'ennui, toujours selon Sébastien Salerno. On l'aura bien compris, nous ne sommes pas prêts de renoncer à nos petits bijoux de technologie de sitôt. Les études pointent quelques tendances structurantes dans nos comportements, mais il apparaît difficile de dire de quoi demain sera fait et de quelle manière nos comportements technologiques évolueront. Sébastien Salerno nous dit d'ailleurs que «nous devons tous reconstruire des façons d'être ensemble dans les transports en commun; ce n'est pas aux tl d'édicter des règles de conduite.» Que l'esprit critique (et le Wi-Fi) soit avec vous. •

Faut-il interner les internautes?

Plus que tout autre média, Internet peut vite se révéler incontrôlable. Aujourd'hui, la juridiction qui s'y applique est encore très floue, les organes législatifs restant pour le moins indécis quant à la manière de réguler ses réseaux sociaux.

Incarnation absolue de l'immédiateté d'Internet, les réseaux sociaux relient virtuellement les individus et leur permettent d'échanger de n'importe où, n'importe quand, sur n'importe quoi. Pour le meilleur, comme pour le pire.

Ainsi, Twitter accueille-t-il aussi bien les savoureuses définitions de néologismes de Bernard Pivot qu'un nombre incalculable de hashtags puants (le fameux #LHommeNoirEstInferieurCar). Ces dérives mises à part, la question de la sécurité de l'individu revient également de manière récurrente.

Pour certains, il devient clair qu'une régulation s'impose et qu'il serait temps de revoir des bases juridiques archaïques face à une technologie en constante évolution.

Menace pour l'individu...

Le 29 septembre 2011, la conseillère nationale Viola Amherd déposait à Berne un postulat enjoignant aux hautes sphères d'étudier le cadre

juridique s'appliquant actuellement aux médias sociaux, ses éventuelles lacunes, et le moyen de les combler. Après de multiples rapports ayant établi que l'individu et ses données étaient suffisamment protégés par les lois existantes, le Conseil fédéral rendait finalement réponse le 9 octobre dernier: la création d'une nouvelle réglementation n'est pas nécessaire.

Revoir des bases juridiques archaïques

Toutefois certains aspects restent encore à éclaircir: celui de la responsabilité des plates-formes quant au contenu qui y est publié (l'anonymat de nombreuses publications s'ajoutant au problème), du degré d'application des lois nationales à large échelle (Internet, par essence, effaçant les frontières), ou encore de la protection



de la jeunesse (le Conseil fédéral prévoit d'ailleurs de renforcer la sensibilisation aux risques du web). L'étude se poursuit donc et devrait aboutir à un nouveau constat d'ici à 2016.

On le voit, la tâche n'est pas aisée: dans chaque réponse persiste toujours un doute.

... ou bienfait pour la collectivité?

Régulièrement diabolisés et montrés du doigt comme l'incarnation d'une société déliquescence, abêtie et, paradoxalement, coupée du monde, les réseaux sociaux n'en restent pas moins un lieu de réel partage et de création. Ephémères certes, souvent futiles, mais foisonnants, riches et variés.

L'immédiateté, l'absence de règle et de limite, voilà également leur princi-

pal intérêt.

Nul doute qu'une réglementation plus stricte pourrait leur être bénéfique en regard de certains débordements, mais à trop vouloir prévenir, l'on risque par la même occasion de brider cette liberté d'expression élargie. Pour le moment, on ne peut donc qu'approuver le point de vue du Conseil fédéral, qui préfère mettre l'accent sur la sensibilisation de la population à ces nouveaux médias plutôt que de les cadenasser d'office.

Reste à savoir si cette décision sera toujours la même d'ici à 2016... •

Thibaud Ducret



CHRONIQUE
SATIRIQUE

Oh oui, videz nos bourses!

Depuis plus d'une année, le débat sur les taxes d'études fait rage. L'auditoire prend ses responsabilités et soutient la hausse de ces taxations. Une mesure salubre à nos yeux.

La question de l'augmentation de la Ldime universitaire a assez duré. A bas la bien-pensance, nous avons la panacée entre nos mains. Il est grand temps d'agir!

Eradication de l'indigence dans nos universités

Les plébéiens et autres pouilleux désargentés constituent une menace pour la stabilité sociale de nos universités. Ils insufflent le vent subversif de la révolte et prédestinent les hautes écoles à un effondrement inéluctable. A terme,

cet état de fait comporte le risque d'avoir à lutter contre la mendicité dans l'enceinte même de notre campus. Nous les voyons déjà, le regard chômeur et les haillons assumés, tendant misérablement leur sébile à des professeurs dont le revenu peu enviable ne permettra pas le geste civique attendu. C'est pourquoi la hausse des taxes d'études servira un eugénisme par le darwinisme, seul les plus fortunés étant à même de surpasser la sélection naturelle ainsi programmée.

Moins d'argent pour les sauteries estudiantines

C'est bien connu: donnez quelques sous à un étudiant et il les boira aussitôt. De préférence dans un haut lieu de la pensée anarchiste, un repaire de bouseux que l'on nomme Zelig. L'alcoolisme qui s'y pratique mine sévèrement une population estudiantine dépendante, composée essentiellement d'homoncles aux atavismes douteux détenant certes des capacités intellectuelles tout à fait intéressantes mais les galvaudant dans une consommation effrénée de substances plus

ou moins abrutissantes. Pour lutter contre ce fléau qui essaime surnoisement, l'augmentation des taxes d'études semble être la prescription idéale. Plus d'argent pour les universités, moins pour la lente déliquescence de l'engeance étudiante. Adieu, yeux mi-clos du vendredi matin, gueules de bois aux exhalaisons puantes et repoussantes. Taxons ces manants et laissons-leur de quoi se sustenter... d'un savoir infini. •

Quentin Tonnerre

A Venise, quand la croisière n'amuse plus

Le plan de réduction du trafic maritime, émis par le gouvernement italien, devait calmer les opposants aux paquebots de croisière, toujours plus nombreux dans la lagune vénitienne. Au contraire, le projet inquiète la Sérénissime.

Pour les touristes de tout bord, la vision est idyllique. À la tombée de la nuit, le bateau de croisière quitte le vieux port de Venise pour longer le canal de la Giudecca et déboucher sur le Canal Grande, offrant alors une vue imprenable sur la place Saint-Marc. Le point de départ parfait pour une croisière qui doit mener vers Corfou, Izmir ou quelques autres Santorin. A tel point que le lobby croisiériste a mis la pression sur la lagune, faisant passer le nombre d'accostages, les *toccatte*, de 206 à 655 entre 1997 et 2011, et celui des passagers de 299'450 à 1'775'944. Un chiffre qui est appelé à augmenter selon les associations de défense de la lagune, qui évoquent, malgré la fermeture des canaux suite aux travaux du Moïse, une hausse de 2,5% cette année, atteinte au moyen de paquebots aux tonnages plus imposants.

La croisière fragilise les palais

Définitivement trop pour les associations vénitiennes, qui demandent depuis des lustres une limitation du trafic dans la cité des Doges, ou du moins l'application d'un décret de 2012 qui devait interdire le canal de la Giudecca aux paquebots de plus de 40'000 tonnes, règlement jusqu'ici délicatement snobé par l'autorité portuaire. On parle en effet à chaque passage des tonnes de sable en moins sous les palais vénitiens, d'une agression touristique trop pesante (au sens propre), de particules fines émises par les navires, sans parler des puissants radars qui brouillent les communications locales.

Une agression touristique trop pesante

Une réponse est venue en novembre dernier du Palais Chigi à Rome, le gouvernement Letta ordonnant une réduction de 25% du transit devant



Venise menacée par les gros paquebots.

Saint-Marc, ainsi qu'une baisse allant jusqu'à 20% du trafic des paquebots supérieurs à 40'000 tonnes dans le centre historique. Les petits ferries locaux, les *traghetto*, seront aussi déviés. Seuls cinq mastodontes de plus de 96'000 tonnes (deux fois le *Titanic*) pourront entrer dans la lagune pour stationner au port actuel. Le tout dans l'attente d'un nouveau port plus au nord, sur l'actuel terminal pétrolier de la Marghera, et d'un canal à réaliser entre l'accès à ce dernier et Venise.

Bataille de chiffres

Pas vraiment de quoi calmer les opposants, qui dénoncent de simples mesures temporaires: les paquebots de plus de 96'000 tonnes évoqués correspondant en fait aux cinq de cette taille qui fréquentent déjà le site. «Et personne ne sait d'où vient cette limite de 40'000 tonnes», nous répond Silvio Testa, principale figure du mouvement No Grandi Navi. Le tonnage reste en effet imposant face à une gondole: comme si on autorisait un porte-avions de la taille du *Charles-de-Gaulle* à passer plusieurs fois par jours devant Saint-Marc. «Si on traduit, c'est une lourde défaite, reprend le Vénitien. On annonce surtout la transformation de la Marghera en port de croisière et la construction d'un nouveau canal.» Une aberration selon les opposants, qui dénoncent un impact écologique et

hydrologique catastrophique dans la fragile lagune, dont le niveau et la superficie sont en baisse. «La déviation du trafic ne peut dans tous les cas pas se faire en dévastant définitivement la lagune», reprend l'opposant. Et de rappeler que, en juin 2012, est entré en service le *MSC Divina*, de 333m de long et 139'000 tonnes, synonyme d'une nouvelle génération de paquebots encore plus grands.

La problématique continue de diviser

Mais à Venise, la problématique continue de diviser. Autorité portuaire, opérateurs de croisières et commerçants locaux affirment qu'en 2012 les *toccatte* ont rapporté plus de 465 millions d'euros en retombées directes, dont 90% proviennent des navires supérieurs à 40'000 tonnes. Le décret de Rome ferait perdre 3,6% du produit intérieur brut de la Commune, et 4225 emplois. Une maigre consolation pour les opposants, qui bénéficient d'un nouvel argument, de poids, depuis le naufrage du *Costa Concordia* en janvier 2012. Un *inchino* est si vite arrivé. •

Le Mot Abracadabra

Ou quand les mots ont le pouvoir de changer le monde... !

Formule magique, acte de langage performatif ou bric-à-brac linguistique... ce fameux «*abracadabra*» n'en finit pas de nous ensorceler. Qu'on y croie ou qu'on s'en contre-fiche comme de sa première paire de sandalettes à fleurs, le mot n'en reste pas moins mystique.

Apparu en Europe sud-occidentale tertiaire vers le milieu de l'ère psychédélico-moyenâgeuse, on lui prête diverses significations et étymologies. D'aucuns prétendent que son origine est araméenne et qu'il signifie «que la chose soit détruite», d'autres qu'il vient de l'hébreu et qu'il veut dire «la bénédiction a parlé» ou «envoie ta foudre jusqu'à la mort».

Ce mot change le monde

Nous voilà donc bien avancés... Eh bien en fait, si! Ces traductions bancales qui ne semblent franchement pas casser trois pattes à un linguiste nous apprennent tout de même une chose: ce mot change le monde ! Quand on le prononce, c'est-à-dire quand on le *per-forme*, notre univers direct se transforme comme par enchantement. Sortez vos baguettes magiques et enfiler vos lunettes de réflexion en cristal de Corinthe pour y regarder de plus près: *abracadabra* n'est pas la seule formule magique que nous employions au quotidien....

Que l'on dise «Vous êtes viré!», «Je te pardonne» ou - beaucoup plus difficile - «Je t'aime», nous changeons notre monde. À jamais... •

Laura Giaquinto

Immigration: où est l'Europe?

Le 3 octobre dernier, plus de trois cents clandestins mouraient au large de l'île de Lampedusa, drame qui sembla éveiller une conscience européenne sur le thème de l'immigration. Les pays du Sud appellent à la solidarité, mais les récentes réponses de l'UE témoignent d'un certain désengagement.

L'article 80 du Traité sur le fonctionnement de l'Union Européenne (FUE) fixe le principe de solidarité et de partage équitable des responsabilités entre les Etats membres. Or, c'est sûrement l'article le plus dérogé par ce même organisme en matière de gestion de l'immigration et en considération des importantes disparités entre Etats du Nord et du Sud.

Un système désolidarisé

Le Traité de Schengen prévoit la libre circulation des individus à l'intérieur de l'UE et le renforcement des contrôles aux frontières extérieures. Opérant une sélection sociale des migrants afin d'estimer l'adaptabilité au marché du travail, cette stratégie favorise certes l'économie des pays d'accueil, mais également l'immigration irrégulière par la route de la Méditerranée. Résultat: à cause du manque de couloirs humanitaires, les migrants sont forcés à emprunter la voie maritime et à tenter d'atteindre, le plus souvent, l'Italie, la Grèce ou l'Espagne.

20'000 migrants sont morts depuis 1990

De plus, ce traité n'est pas à l'abri d'abus, comme ce fut le cas en 2011, lorsque la France ferma ses frontières à des migrants nord-africains en provenance d'Italie, ce qui engendra des querelles diplomatiques entre les deux pays.

Vient ensuite le règlement Dublin II qui stipule que l'Etat responsable de la demande est le premier pays d'accueil du requérant d'asile. Les gouvernements du sud font ainsi pression pour une répartition des migrants plus équilibrée. En réponse, les Etats du Nord se vantent de

traiter plus de la moitié des demandes d'asile. Estimation malhonnête si l'on considère que les pays du Nord présentent les pourcentages de refus les plus élevés. Ainsi, il en résulte une apparente difficulté dans la prise de décision, les Etats du Nord se révélant récalcitrants à l'idée de partager ce « fardeau » à l'heure où le flux migratoire se fait toujours plus problématique.

Les victimes augmentent

Les morts du 3 octobre dernier à Lampedusa viennent s'ajouter aux 20'000 migrants morts depuis 1990 au large des côtes européennes. Plus inquiétante encore est l'augmentation annuelle du nombre de décès de migrants irréguliers dans la tentative d'atteindre l'« eldorado » européen. Des chiffres qui peuvent s'expliquer par l'instabilité politique et sociale au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Ainsi, des 200 décès comptabilisés en 1995, l'on arrive graduellement aux 2000 morts de l'an 2011.

Face à ce phénomène, Cecilia Malmström, commissaire européenne chargée des Affaires intérieures, réclame une intervention plus efficace de l'agence Frontex: « Je vais proposer aux Etats membres d'organiser une grande opération de sécurité et de sauvetage en Méditerranée, de Chypre à l'Espagne », annonce-t-elle à son arrivée à une réunion des ministres européens de l'Intérieur à Luxembourg le 8 octobre dernier.

Frontex, une nécessité problématique

Depuis sa création en 2004, l'organisation assure la sécurité des frontières extérieures au moment où les passages illégaux et les décès se font toujours plus nombreux. Toutefois, le Traité de Schengen stipule que chaque Etat membre est responsable de ses



Cimetière de bateaux confisqués aux migrants à Lampedusa.

propres frontières, ce qui désigne par conséquent les pays du Sud, Italie en tête, comme responsables des opérations, des coûts et souvent aussi des drames.

Frontex est par ailleurs accusée de violer les droits fondamentaux des migrants puisqu'on lui reproche d'intercepter et de rapatrier des clandestins sans même vérifier leur éligibilité à l'asile. De plus, la présence de cet appareil en Méditerranée forcerait les clandestins à emprunter des chemins toujours plus risqués.

Les Etats du Nord, récalcitrants à l'idée de partager ce « fardeau »

Néanmoins, l'immigration irrégulière est un phénomène persistant et la présence en mer d'une police est nécessaire. Au moment où certaines organisations demandent la suppression de l'agence, l'on peut s'interroger s'il ne vaudrait pas mieux reconsidérer ses objectifs, renforcer les dispositifs de contrôle des opérations et garantir une plus grande coopération internationale.

Ainsi, le 2 décembre dernier le nouveau

système européen de surveillance des frontières extérieures « Eurosur » est adopté. Déployé prioritairement en Méditerranée, il vient porter main forte à Frontex dans son rôle de surveillance.

L'UE atermioie ses décisions

Rendez-vous en 2014

Le 25 octobre dernier, en réaction à l'énigme drame à Lampedusa, le Parlement européen se prononçait sur les flux migratoires en Méditerranée et, à défaut de résolutions concrètes, décidait de revenir sur la question des migrations et de l'asile dans une plus large perspective en juin 2014. L'UE semble donc avoir trouvé une solution idéale pour se débarrasser des problèmes liés à l'immigration irrégulière: atermoyer ses décisions. •

Matteo Gorgoni



Prix de la Sorge Millésime 2013

Depuis 1995, le Prix littéraire de la Sorge permet aux plumes étudiantes de sortir des contraintes de l'écriture académique pour s'exprimer librement sous forme de prose ou de poésie. Cette année, pas moins de 50 participants et participantes ont été séduits par le concours et ont envoyé leur création en début de semestre.

Initié il y a dix-huit ans, le Prix de la Sorge a pour but de pousser les étudiants et les étudiantes à la création littéraire et de leur offrir la possibilité de s'exprimer au-delà des cadres institutionnels académique ou journalistique. Comme condition, une unique contrainte: ne pas dépasser 25'000 caractères. Le choix du sujet, de la forme ou du ton est laissé totalement libre. Chaque année, une quarantaine de personnes participent ainsi au prix. L'édition 2013 a été particulièrement fructueuse en rassemblant 50 textes.

Julie Collet



LE JURY

Une fois composés, les textes sont évalués par un jury traditionnellement composé d'un écrivain, d'un éditeur, d'un professeur de l'Unil ainsi que d'un membre de *L'auditoire* et d'un représentant d'Archipel. Cette année, ce jury était formé de:

Laurence Gudin, directrice des éditions La Baconnière,

Vincent Capt, maître-assistant en linguistique à l'Unil,

Quentin Mouron, écrivain,

Adrien Gaillard, membre d'Archipel,

et de votre dévouée soussignée pour *L'auditoire*. Nous les remercions sincèrement pour leur intérêt et leur engagement dans ce concours.

LA REMISE DU PRIX

Co-organisé par *L'auditoire* et la revue Archipel, le prix est rendu lors d'une soirée qui joue également le rôle de vernissage du dernier numéro de la revue. Celle-ci contient l'intégralité des textes lauréats, tandis que *L'auditoire* en publie quelques extraits, à découvrir dans les prochaines pages. Candidats, jury et

vernissage d'Archipel et remise du Prix de la Sorge

le 3 décembre dès 19h30 au caveau du Lapin vert
(Lausanne)

entrée libre, apéritif offert, avec Marc Aymon

membres du jury présents:
Laurence Gudin,
Éditions de la Baconnière
Vincent Capt, écrivain
et professeur de littérature à l'Unil
Quentin Mouron, écrivain
Adrien Gaillard, Archipel
Séverine Chave, *L'auditoire*

L'affiche de la soirée de remise des prix



contributeurs étaient donc présents au Théâtre du Lapin Vert en ce mardi 3 décembre. Au programme: des lectures d'extraits de la revue et des textes primés, des chansons de Marc Aymon, notre invité de marque, et un apéritif gratuit qui a su, comme à son habitude, rendre l'atmosphère des plus agréables en fin de soirée. Nous profitons de cette occasion pour adresser nos plus sincères remerciements à:

Marc Aymon, pour sa présence musicale et amicale très appréciée,

Julien Bocquet, admirable lecteur qui a opéré la sélection des extraits que vous pourrez découvrir dans les prochaines pages,

Brian Favre, jadis corédacteur en chef de *L'auditoire*, pour ses cocktails décapants et ses barbes à papa mémorables,

Céline Brichet ainsi que l'irremplaçable **Alberto Mocchi**, pour leurs succulentes verrines et autres sandwiches préparés avec amour et dévotion (mais aussi pour la voiture, le vin et plein d'autres choses), et que l'on a bien trop peu remerciés lors de la soirée,

et finalement à tous les membres de *L'auditoire*, d'Archipel et des Belles-Lettres pour leur aide qui s'est avérée précieuse lors du nettoyage de la table où siégeait le bureau de la FAE. Merci également à Diane Zinsel et Erwan Le Bec, qui ont courageusement assisté à cette nouvelle remise des prix après avoir dû en organiser un certain nombre par le passé.

LES LAURÉATS

Une fois n'est pas coutume, le jury a décidé d'octroyer une somme d'argent identique pour les trois lauréats. Les textes, de styles très différents, étaient effectivement, de l'avis du jury, de qualité égale. Un classement honorifique a cependant été opéré. Les lauréats sont donc les suivants:

Alexandre Grandjean, pour *Vie et mort d'un clochard dans la City*,

Simon Falquet, pour *Ferraille*,

et **José Miguel Sanhueza Hidalgo**, pour *Un après-midi à la gare*.

Un grand merci à tous les autres écrivains en herbe, qui ont gagné le droit de participer à nouveau au prix l'année prochaine! •

Séverine Chave



Premier prix: *Vie et mort d'un clochard dans la City*

Alexandre Grandjean

«Le pharmacien revint, les servit à l'ras-bord et ils trinquèrent. Le chat miaulait qu'il voulait lui aussi trinquer avec eux, mais personne ne l'écoula. Et il alla boudier avec le temps dans son coin. Le pharmacien avait envie de parler du monde, de choses et d'autres, de ces petits sujets dont on ne parle qu'avec un ton docte et sérieux, et il ne tarissait pas. Et l'autre l'écoula, heureux de pouvoir être bientôt soûl et d'avoir quelqu'un à qui prêter l'oreille. Il parlait à sa place. Et le soir s'était finalement décidé à se coucher sur la petite pharmacie. Le pharmacien était ivre, l'autre commençait à sentir monter les effluves. Sa tête se cognait toute seule avec son autre tête, grelot dans le grelot, et faisait résonner des mots rares dont il ne comprenait pas la signification. Le serpent était toujours en train de digérer sa savate, il avait terminé de rire. Le chat dormait, enlacé dans une corbeille à papier. Il rêvait que l'on retrouvait son corps momifié dans cet amas, qu'on l'exposait par la suite dans un musée et que quelques frivoles archéologues lui donnaient un nom excentrique. Il s'en léchait les babines à cette idée et ronronnait.

«Mais il se fait tard, vous me pardonnez, je dois aller me coucher», trancha le pharmacien et alors qu'il tentait de se lever d'aplomb, il tomba à terre et se mit à rire malin. La sueur, humeur méconnue, s'était emparée de son corps.

– Et vous, où allez-vous rentrer? le pharmacien demanda y voyant de nouveau un clochard.

Celui à qui s'adressait la question ne savait pas. Le pharmacien s'excusa. Lui donna l'adresse d'une de ses amies.

– Si jamais. Allez sonner chez elle, et dites-lui que c'est le pharmacien qui vous envoie. Si elle fronce des sourcils, c'est que c'est mauvais signe.

Puis il s'éclipsa en balbutiant, tergiversant entre l'homme heureux et l'homme contemplant le gouffre brumeux:

«A la revoyure!» qu'il balbutia encore.

Le serpent recracha la savate qui devint boule de poil aux enzymes farcies. La soirée se termina ainsi.

L'homme dehors, le monde semblait s'être assoupli. Dans le noir, même les caniveaux semblaient dormir. Dans les dédales, sous quelques réverbères, parmi ces armées de moucheron qui les gardent jalousement, il déambulait. Quelques prostituées lui adressèrent un regard, mais à sa mine défaite se retournèrent vers un client physiquement plus solvable. Et il traçait son chemin, regardait les plaquettes de rues, et tentait de retrouver l'adresse que lui avait indiqué le pharmacien.

Fouilla ses poches, prit un café, n'eut plus de monnaie. Il était encore transpirant et frigorifié de la veille, tremblait en tenant la faïence de sa tasse à café, ses testicules grattaient.

Voilà ce qu'il en est de passer la nuit dehors, jamais je ne m'y habituerai, se dit-il. Et il but une rasade de café qu'il ne trouva pas bon. Et quand il avalait son café, il ressortait aussitôt par ses plaies.

Coulant sur la table, faisant des marques qui ressemblaient à des tests de Rorschach. Puis la tache coula sur le bord de la table et s'écrasa sans soupir sur le parterre de carrelage. De goutte, le café redevint tache.

– Mais qu'est-ce que tu crois? lui murmura la tache.

Mais le narrateur ne s'y attarda pas plus qu'il reprit une gorgée. Son interaction d'avec le monde l'énervait.

Il s'étira. Craqua un peu, et se sentit encore gonflé de la veille. Son scalp avait dû réintégrer son crâne, du moins il ne le sentait plus virevolter aux vents et marées. Il ne savait plus quelle tête il avait. Un homme accoudé au bar, une bière sirotée lança à la serveuse:

– Et la choucroute, t'aimes?

La pauvre ne répondit pas, et lui rit



Alexandre Grandjean

grassement. Les moustaches grosses comme deux ballerines liées entre elles par les lacets.

Les moustaches grosses comme deux ballerines liées entre elles par les lacets.

Puis il se lançait dans une sérénade comme il en geignait tant.

– Mais quoi? Faudrait savoir...

Les trois petits points résonnaient dans sa tête comme trois absurdités... Le café lui semblait encore plus mauvais, qu'il n'avait plus de monnaie.

Au lavabo des toilettes, il se lava sommairement. Se mouilla le visage, rabattit ses cheveux en arrière, se frotta le sexe où les poils du pubis devenaient collants. Sous les aisselles il se frotta avec du savon. Puis, il s'inspecta.

De la pâte humaine, se dit-il. Je ne suis que de la pâte humaine.» •

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Alexandre Grandjean est étudiant en master en sciences des religions.

Depuis combien de temps écris-tu?

Ça doit faire pas mal d'années. Mais si j'en crois les statistiques qu'il y avait sur les sachets de sucre sur le nombre d'heures que l'on passait en moyenne à dormir, manger ou boire l'apéro, le temps que j'ai passé à écrire est réellement infime (et depuis je bois mon café sans sucre).

Pourquoi participer à la Sorse?

Pour l'intrigue qu'il y a de commettre un texte.

Ton texte en quelques mots?

Dramatique voire même absurde si on assume que tous les jours des clochards vivent et meurent dans la City néolibérale. Et peu importe que la City soit Lausanne, Tokyo ou une autre que mon imagination ne peut pas figurer. L'absurdité inhérente au texte se retrouve peut être dans l'absurdité qu'il y a d'organiser la ville d'une manière que seuls de rares «signes» indiquent que des sans-abris s'y éprouvent à des expériences bien réelles. Par exemple, à ma connaissance, jamais une ville n'érigera de monuments ou de plaquettes commémoratives à ceux qui moururent de froid, de maladie ou d'overdose. En somme, comme je l'écris «la ville filtre le vivant du non-vivant», c'est-à-dire qu'elle sait trier les «vivants» bien domiciliés, à ériger en statue ou en noms de rue, des autres.

L'AVIS DU JURY

Du point de vue stylistique, des éléments pourraient facilement être améliorés. Le métanarratif et la référence philosophique font parfois «exercices de style». Ils sont un peu artificiels à notre goût, car trop «montrés» dans la narration, même si c'est pour s'en moquer ou en avoir une conscience critique.

On a surtout apprécié la rythmique de l'écriture: elle fait percevoir le continu des actions et des pensées du personnage. Le récit enchâsse de bonnes séquences descriptives et dialogales, qui donnent à ressentir aussi le corps, sa «matérialité», très concrètement: l'expérience de pensée, de dérive, d'angoisse ne se défait pas du corps, elle fait corps justement avec l'être du personnage. Cette inspection de soi, non psychologisante, mais physique avant tout, est particulièrement réussie. •

Alexandre Grandjean

Laurence Gudin et Vincent Capt



Deuxième prix: *Ferraille*

Simon Falquet

«J'ai envie de courir elle dit, tu me perds pas de vue. Je lui dis rien à foutre, non, cette fois tu restes avec moi, je veux pas que tu ailles t'amuser en forêt. Il y a l'ombre d'une forêt qui dort au pied de la montagne. Autour de nous le bruit de la pluie, comme on froisse du papier. Le sol est glissant. On est tout seuls, et tu n'as même plus tes chaussures... je crois que tu vas crever, c'est quoi ton nom déjà?

Elle sourit au lointain, elle rit. Autour de nous, des structures de béton, le silence du béton et les grillages en losange, des pneus et des échafaudages entassés. La poussière est malmenée par la pluie.

Je m'appelle Claire, et toi tu vas me laisser courir ce que je veux! je te griffe ton bras! je te mords! Elle a beau faire, tu vas te tuer, et puis tes chaussures elles sont où je lui dis, pieds nus tu vas nulle part, et si tu te perds et si tu te tords la cheville, s'il y a un clou ou des racines, des graviers, tu rêves si tu crois que je te ramène chez toi. Elle rêve et puis me supplie encore, avec d'autres manières. Moi j'ai l'esprit vague. Je finis par céder. Sa course est tordue elle sautille. Elle enjambe la barrière d'un passage à niveau sous les phares déjà proches du train; le bourdonnement des rails; et sous le signal avertisseur elle échappe tout juste au train qui vient balayer son souvenir. Je m'arrête.

Les lumières ont violenté le calme de la nuit. J'ai longtemps le cri du métal dans la tête quand les wagons passent. Les vitres jaunes de lumière. J'y vois des voyageurs solitaires dans les wagons, quelques grappes de noctambules silencieux. Le passage est bref mais des échos vivent encore un moment dans l'obscurité. Ce train traîne sa machinerie dans tous les coins du pays. Il est vieux et il grince à l'intérieur. Les néons font une atmosphère fantomatique la nuit, ils aplatisent les ombres.

Le jour le soleil se promène entre les sièges et chauffe la cage de métal. A l'horizontal en début de journée il cogne sur l'os de ma tête et insiste. Quand il y a encore de l'alcool dans



Simon Falquet

ton sang, le soleil le fait bouillir. Claire a des yeux rouges et brillants; ils s'accrochent mollement au paysage. Il va falloir mettre quelque chose sur ta plaie je lui dis, sinon ça risque de s'infecter. Elle éponge son pied avec du papier toilette. Elle a beaucoup saigné quand on a enlevé le clou. Elle a crié. Je ne sais pas si ça a été une bonne idée. Je n'ai jamais rien secouru moi, mais dès qu'on arrive tu vas voir le médecin. Elle répond sans sourire que non. Comme un non de reproche ou de révolte. Elle veut continuer de croire qu'elle est maître du temps et des choses.

Quand il y a encore de l'alcool dans ton sang, le soleil le fait bouillir

Les ombres se meuvent entre les sièges et se croisent. Elles partent et reviennent avec cadence, les sons alentour leur donnent du relief. Claire a toujours la main sur sa compresse, qui a pris une sale teinte rougeâtre. Elle n'est plus crispée comme avant. Elle a même comme une indifférence. Le clou gît sur la tablette entre nous. La clarté du ciel, les secousses du wagon, donnent au jour une allure vaine.

Une guêpe jaune clouée contre mon regard. Les bourdonnements insistants, le poids du soleil, ces rayons chauds qui durent. Je mange du maïs froid, le vernis de la table en bois, les

luisances sur la fourchette habillée de sauce. Il y a un cheveu au coin de l'assiette. C'est maigre elle me dit, mais il ne reste que ça du maïs. Petite assiette blanche qui tinte clair quand on pique les graines de maïs du coin de la fourchette. Elle dit c'est pour pas avoir trop de vaisselle avant le départ elle sourit comme une fourchette, et puis de toute façon c'est tout ce qu'il reste. J'ai soif et mal de tête. Comme seule musique sous le soleil la guêpe raille et le clair des fourchettes sur la sauce blanche.

Je me lève elle glisse sur mon bras et je prends sa main, on s'en va les assiettes sont laissées vides avec des traces et des restes. Pieds nus sur les catelles rideau léger soleil de midi; le courant d'air va mourir au fond du rideau.

J'ai assez sali son corps tout le temps qu'on s'est connus ces après-midis tièdes. Tièdes et sombres sous le matelas. Il y a des griffures sur mes os et mes yeux, des lignes rouges qui saignent sous la peau. J'ai souvenir des mouvements qu'elle avait, tour à tour secs et dansants. Des silences ponctués de chuchotis et j'ai souvenir des cris qui ont glissé sous les grincements du lit. Elle ferme ses jambes autour de mes reins. Ses pieds sont salis de bouts de gazon humides et de poussières, elle a peint les ongles de ses pieds elle va toujours pieds nus l'été. La pression de son pied sur mon torse. Sa chatte comme ses yeux; toujours humides et salés, toujours ouverts, léchés sucés et violentés. Il pleure sur le bout de ma langue, son petit sexe, il bave comme un nouveau né.

Elle se remet sur ses pattes toute décoiffée et soupire dans les odeurs de la pièce, est-ce que tu penses qu'on m'a entendue à l'étage en dessous, elle dit en ouvrant les stores de la chambre. Elle est une fille du jeu et du rire; Elle rêve d'être entendue. Elle baise du regard, elle rit trop et s'en va pieds nus sous les arbres, elle s'enfuit pieds nus sous les arbres, elle s'enfuit.» •

Simon Falquet

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Simon Falquet est étudiant en bachelier en lettres.

Depuis combien de temps écris-tu?

Je ne comprends pas cette question. J'ai toujours écrit depuis mes cinq ans. Ça ne fait pas si longtemps, si c'est la question, que j'ai un orgueil et que je veux montrer ce que j'écris.

Pourquoi participer à la Sorse?

J'ai voulu gagner de l'argent. Et me faire connaître un peu.

Ton texte en quelques mots?

Lire comme des couleurs et une musique. Claire est une fille qu'on a clouée, elle se sent légère mais retenue au sol par quelque chose de froid. Elle joue la nuit à papillonner mais elle chute. Elle ne comprend pas tout, et le narrateur non plus, et c'est pour ça que le lecteur ne doit pas tout comprendre. Les épisodes sont agencés selon un ordre sensible: ça se passe comme dans ta tête quand tu fouilles tes poches un lendemain de cuite.

Quelque chose à ajouter?

Payez des cafés à Georges Baramine. Il travaille à la Grange.

L'AVIS DU JURY

Le deuxième lauréat a séduit les membres du jury en conjuguant une prose très franche, brute de décoffrage, et une intelligence sensuelle assez prometteuse.

Nous noterons une belle logique de contraste qui réunit avec brio un personnage vital et tonique (entr'aperçu à travers de petites notes fragmentaires) et une poésie des vanités, du mortifère avec le métal, le fer, comme thèmes de prédilection. Le jury salue également une esthétique sensible à la difficulté d'inscrire des mots dans le sillage du monde et des souvenirs évanescents. C'est sans doute ce qui confère à cette «musique douce faite de chuchotis», à «cette solitude lourde et conne» pour ne citer que deux expressions que l'on trouve dans le texte, une grande capacité à toucher le lecteur. •

Adrien Gaillard



Troisième prix: *Un après-midi à la gare*

José Miguel Sanhueza Hidalgo

«C'est uniquement à ce moment-là qu'il remarqua la fille qui était à ses côtés. Elle paraissait grande, mais il ne put le déterminer très bien. Il posa son regard sur elle et pensa que, si elle le dépassait d'une tête, elle devait être grande. Il pensa aussi que, lui, n'avait pas l'habitude de s'asseoir correctement, que sa position naturelle était typique de ces personnes qui restaient de nombreuses années assises, ce qui le fit réagir instinctivement en redressant ses épaules dans un mouvement parfaitement dissimulé par l'étirement du cou et des bras, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement bien assis. Il la regarda une nouvelle fois et se rendit compte que, maintenant, elle ne le dépassait plus que d'une demi-tête, et pour une étrange raison, il se sentit plus tranquille. Non, je ne connais pas, répondit-elle. Ce qu'il y a, c'est que je t'ai entendu dire quelque chose, et j'ai pensé que tu étais Mexicain. Ah, non, je suis désolé, je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela, répondit Daniel, en rougissant quelque peu. En fait, si, ajouta-t-il. Tu as vu un film... et il se tut, se demandant si cette conversation l'amènerait quelque part. Quel film? demanda la jeune fille, intriguée, alors qu'elle plaçait une mèche de cheveu derrière son oreille gauche. Rien, oublie... Comment tu t'appelles, demanda Daniel, essayant ainsi de faire dévier la conversation. Quel film? demanda à nouveau la jeune femme...

«Demanda la jeune femme, intriguée, alors qu'elle plaçait une mèche de cheveu derrière son oreille...» Quelle merde suis-je en train d'écrire?

Quelle merde suis-je en train d'écrire?

Cette foutue histoire ne va nulle part, se dit Catalina en arrachant quelques feuilles de son carnet dont elle fit

une boule entre ses mains et qu'elle jeta ensuite dans l'espace qu'il y avait entre son sac et la poubelle de la gare. De l'eau? demanda Daniel en lui tendant une bouteille par derrière son épaule droite. Comment avance le texte? lui demanda-t-il pendant que Catalina s'essuyait la bouche et laissait la bouteille dans un coin. Mal, répondit-elle. Uniquement des lieux communs et les clichés typiques des romans de gare.

Un homme ne vit pas uniquement de Rimbaud et de Mallarmé

Je ne savais pas que tu avais lu l'un de ces romans que tu appelles «de gare», répliqua Daniel, sans savoir si son intention était de dire quelque chose de drôle pour détendre l'atmosphère ou de mettre de l'huile sur le feu pour la faire enrager un peu. Bien sûr que j'en ai lu! Qu'est-ce que tu crois? Un homme ne vit pas uniquement de Rimbaud et de Mallarmé. Tu ne vas pas me dire que tu n'es pas tenté de lire quelque chose qui porte le titre: *Tourbillon de Passion, Nées pour Aimer, Sentiments Amers* ou *Sputnik Mon Amour...* *Sputnik Mon Amour*, de Murakami?, l'interrompit Daniel avec un air de stupéfaction accompagné d'un petit rire d'incrédulité devant ce qu'il était en train d'entendre. Qu'est-ce qu'il t'arrive, mec? Est-ce que j'aurais dit quelque chose d'un autre monde? Il n'y a rien de plus à l'eau de rose que Murakami. Toujours la même histoire, le même trio de personnages et le même dénouement. Cette obsession qu'ont ses personnages masculins pour les femmes matures et les suicides des jeunes filles incomprises. Si on enlève les tonnes de métaphores pseudo-existentialistes et les paysages japonais, on entre complètement dans la catégorie à l'eau de

rose. Je ne le voyais pas comme ça, répondit Daniel, la tête basse, comme vaincu par la cohérence de l'argument, se lamentant sur ses connaissances littéraires limitées. Catalina alluma une cigarette et recommença à penser à l'histoire qu'elle écrivait. Elle marcha jusqu'au bord du quai avec son crayon dans la bouche et le carnet dans la main jusqu'à ce qu'elle arrive à l'extrémité de la gare. Comme elle ne pouvait pas continuer, elle fit demi-tour, marchant, telle un artiste de cirque, sur la ligne qui indique la limite jusqu'où peuvent avancer les passagers. Tout à coup, se sortant le crayon de la bouche et se mettant accroupie avec le carnet sur les genoux, elle commença à écrire...

Quel film? demanda à nouveau la jeune femme. Devant son insistance, Daniel lui expliqua en désignant la fenêtre, que ces paysages avaient quelque chose du nord du Mexique, pour être plus précis, dit-il, de la frontière avec les États-Unis, mais qu'il n'avait jamais été là-bas, et que cette perception lui venait très probablement des nombreux films sur les narcotrafiquants qu'il avait vus.

Ces paysages avaient quelque chose du nord du Mexique

A cet instant, Daniel put remarquer que sa compagne devenait peu à peu cramoisie.» •

José Miguel Sanhueza Hidalgo

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

José Miguel Sanhueza Hidalgo est étudiant en master en lettres.

Depuis combien de temps écris-tu?

Cela fait plus de cinq ans que j'écris. D'ailleurs, le premier texte que j'ai écrit était un conte que j'ai envoyé à un concours pour la promotion du préservatif.

Pourquoi participer à la Sorse?

Ma réponse serait : lisez le conte «Sensini» de Roberto Bolaño, mais comme je sais que personne ne le lira, je dirais simplement par appât du gain et pour l'apéritif.

Ton texte en quelques mots?

Cyclique, parfois linéaire, mais définitivement cyclique.



José Miguel Sanhueza Hidalgo

L'AVIS DU JURY

Une femme, dans un train, essaie d'écrire. L'auteur, de son côté, nous dit tenter d'écrire cette femme qui écrit. Et c'est toute la difficulté de la création, que l'on voit se dérouler sous nos yeux, au côté des paysages espagnols. Qu'écrire? Et, surtout, que ne pas écrire? Ces questions se posent à chacun d'entre nous. Il n'est donc pas surprenant que le jury et moi-même ayons été touchés par ce texte remarquable, porté par un style soigné sans pédantisme, précis sans excès de rigueur. •

Quentin Mouron



Le point sur les taxes d'études

Doublement, triplement, différenciation entre Suisses et étranger-e-s: où en est concrètement le débat à ce sujet? L'AGEPoly et la FAE ont souhaité clarifier les choses.

Concernant l'EPFL, le Conseil des EPF avait, en effet, abandonné la question du doublement des taxes d'études pour faire place à l'initiative du député PS Roger Nordmann proposant une augmentation des taxes mais touchant uniquement les étranger-e-s. Cette position, considérée par certain-e-s comme un moindre mal stratégique permettant d'éviter le doublement pour tou-te-s, n'en reste pas moins problématique et scandaleuse dans la mesure où elle encourage une sélection des étudiant-e-s en amont de leur formation sur la base de critères financiers qui ne garantissent en rien l'intérêt et la qualité des étudiant-e-s.

A souligner encore que de telles mesures sont souvent suivies,

à quelques années d'intervalles, d'augmentations pour les résident-e-s également. La question de l'augmentation pour tout-e-s n'est donc que reportée par une telle initiative, au demeurant discriminatoire. Celle-ci a été retirée récemment lors des débats fin octobre de la Commission de la science, de l'éducation et de la culture du Conseil national pour être remplacée par une motion qui en reprend l'essence avec comme unique changement une compétence donnée, non plus au parlement, mais au Conseil fédéral concernant le montant des taxes. Donc non, la question d'une augmentation des taxes à l'EPFL est loin d'être enterrée comme certain-e-s pourraient le croire.

D'accord, bien. Mais cela ne nous

concerne pas à l'Unil, n'est-ce pas? Les taxes ne vont pas augmenter? Non, pas dans l'immédiat, c'est vrai. Le système est différent puisque nous dépendons du Conseil d'Etat vaudois sur la question et que sa volonté est de maintenir le niveau actuel des taxes d'études.

Cependant, si l'on regarde plus globalement la tendance dans les universités suisses en ce moment, on observe un mouvement vers l'augmentation un peu partout. C'est par exemple le cas de l'université de Bâle qui compte augmenter de 300.– ses taxes, de l'ETHZ ou encore de Saint-Gall où les taxes atteignent 2452.– par an.

D'ailleurs, dans la plupart des universités, un système de différenciation des taxes d'études pour les étranger-e-s est déjà en place. Ainsi, il serait

naïf de croire que Lausanne pourra rester un bastion d'irréductibles imperméables à une telle tendance pendant encore très longtemps.

Ces procédés mettent l'égalité des chances en danger

C'est pourquoi il est important que les étudiant-e-s soient d'ores et déjà conscients de ce qu'il se passe sur d'autres campus et puissent discuter de tels enjeux. Car ces procédés mettent l'égalité des chances et le libre accès à la formation en danger. •

Clémence Demay

Brèves FAE

Don du sang

Nous sommes heureux/se de vous annoncer le résultat très positif du dernier don du sang qui a eu lieu les 12, 13 et 14 novembre dernier. Les bénévoles motivé-e-s et les donneurs/ses toujours plus nombreux/ses ont été les ingrédients-clés de trois jours réussis. Nous tenons donc à remercier tout le monde.

Mais la réussite de cet événement ne s'arrête pas là: de fait, les chiffres nous montrent que sur les 753 personnes qui se sont présentées, 303 l'ont fait pour la première fois. Heureux/se que nous sommes donc de les accueillir dans la grande famille des donneurs/ses!

Nous vous donnons rendez-vous pour le prochain don du sang qui aura lieu fin avril 2014. Et d'ici là, portez-vous comme des charmes! •

Vin chaud

Oyez! Oyez! Braves gens! La FAE est heureuse de vous annoncer une nouvelle édition de notre fameux stand de vin chaud. Cette année nous avons pris la décision de le faire durant les périodes de révisions en janvier 2014. Nous n'avons pas encore défini de lieu précis. Il est temps pour nous de ressortir les recettes de Glühwein, mulled wine et autres glögg. Préparez donc vos coupettes car le cru 2014 sera épicé. En attendant, sortez vos moufles, cagoules, écharpes, chaussettes de ski et autres habits des plus sensuels, car comme le dirait un bon ami à moi: «Brace yourself, winter is coming». •

Marché

C'est avec plaisir que le marché a repris ses quartiers sur le campus depuis la rentrée. Cette année les maraîchers/ères vous attendent les mardis de 9h à 14h devant l'Amphipôle et les jeudis aux mêmes heures devant l'Internef.

Le traditionnel panier de saison, comprenant une sélection de produits frais du marché avec des fruits et légumes de saison, un pain et un morceau de fromage, est disponible. Les cabas en toile du marché sont également toujours en vente. Certain-e-s étudiant-e-s auront d'ailleurs pu en recevoir en remerciement de leur don de sang. •

Nouveau logo

Comme vous le savez, la FAE cherche depuis un moment à changer de logo. Après le concours de l'année passée qui n'a pas été concluant en face de l'Assemblée des délégué-e-s (AD); nous avons travaillé main dans la main avec un graphiste qui nous a préparé une nouvelle ligne graphique sur mesure que nous présenterons à l'assemblée le 10 décembre. Nous sommes réellement content-e-s du travail réalisé durant les derniers mois et espérons que l'assemblée sera ravie du résultat. Si cette nouvelle ligne graphique est choisie par les délégué-e-s, vous aurez la surprise de découvrir notre nouvelle identité visuelle dans les mois qui suivent. En attendant, portez-vous bien et buvez au moins une tasse de chocolat chaud par jour. •

PF

PF

CD

PF



L'Union des étudiant-e-s de Suisse est de retour dans l'arène!

Au bilan de la dernière Assemblée de l'UNES: des discussions fructueuses, un meilleur fonctionnement, plus de personnes engagées et de nouvelles positions fermes pour défendre les étudiant-e-s du pays.

L'Union des étudiant-e-s de Suisse (UNES) a tenu sa 160^e Assemblée des délégué-e-s du 15 au 17 novembre à Olten. Six délégué-e-s de la FAE représentaient l'Unil, et si certaines décisions ne leur ont pas semblé entièrement satisfaisantes, ils n'ont pu que se réjouir de l'amélioration de la qualité des débats. L'Assemblée précédente, qui avait eu lieu en mai dernier à Lausanne, fut le théâtre de longues discussions sur des réformes de la structure et des finances de l'Union. A cause de cela, les sujets de fond avaient été mis de côté, au grand dam des délégué-e-s de la FAE. Ce fut tout le contraire cet automne.

Les nouvelles structures sont maintenant en place: le premier signe visible en est l'agrandissement de l'organe exécutif, qui passe de cinq à onze personnes en diminuant leur charge

de travail. C'est un succès puisque, pour la première fois depuis longtemps, tous les postes sont pourvus. Et pas par n'importe qui puisque deux ex-membres du Bureau de la FAE ont été élu-e-s: Mélanie Glayre repart pour un tour à la direction de l'Union et Maxime Mellina s'en va lui aussi rejoindre le comité exécutif. Félicitations à tou-te-s les deux pour leur élection!

Deux nouvelles prises de position

Les élections n'ont pas été le seul point d'orgue de cette assemblée. L'UNES a adopté un nouveau papier de position sur les taxes d'études (voir ci-dessous). Au centre du débat: la question de savoir s'il faut se battre pour la suppression des taxes ou seulement lutter contre les augmentations. Les délégué-e-s de la FAE ont fermement défendu la position de la

fédération en faveur de la gratuité des études face à l'Association des étudiant-e-s de l'ETHZ, qui craignait qu'une telle position ne soit vue comme trop extrême. Le résultat est plus ou moins satisfaisant: l'Union s'engage en faveur d'une suppression des taxes ou au moins de leur réduction.

Une autre prise de position fut adoptée sur le phénomène des «rankings». L'UNES établit dans ce document pourquoi ceux-ci ne sont pas adaptés à mesurer la qualité des universités mais contribuent davantage à la création d'un prétendu «marché de la formation», renforçant une compétition qui ne sert aucunement les intérêts des étudiant-e-s.

Les autres avancées

A côté de ces deux discussions centrales, la question de la promotion

des femmes à l'UNES a été abordée. Il a été unanimement reconnu que l'égalité entre les sexes n'était pas encore atteinte et que des mesures devaient être discutées concernant la promotion des femmes. Enfin, le budget pour la campagne de l'initiative sur les bourses d'études de l'UNES, largement soutenu par les sections, a été adopté à l'unanimité. Cette décision marque une étape importante dans la campagne en vue de la votation qui aura lieu en 2014 ou en 2015. Pour la FAE, cette assemblée marque le retour de l'UNES dans la bonne direction, tant au niveau du contenu que du fonctionnement. Un signe réjouissant pour les combats à venir! •

Etienne Kocher

Plus d'infos : <http://www.vss-unes.ch>

Bourses d'études: compromis vaudois et débandade valaisanne

Le gouvernement vaudois a présenté début novembre sa nouvelle loi sur les bourses d'études. Hasard du calendrier, deux semaines plus tard le Valais prévoit, lui, une coupe de 3,5 millions de francs dans ses bourses d'études.

Le Conseil d'Etat vaudois a publié début novembre son projet de loi sur l'aide aux études et à la formation professionnelle (LAEF). Ce projet apparaît quatre ans après l'adoption par la Conférence suisse des directrices et directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP) d'un Accord intercantonal sur l'harmonisation des régimes de bourses d'études.

Pour la FAE ce texte est raisonnable

Pour la FAE, ce texte est raisonnable puisqu'il amène des améliorations pour les étudiant-e-s. Il y a cependant plusieurs problèmes, venant pour la

plupart de la volonté du canton de mener cette réforme sans modifier son budget d'aide à la formation. Pour financer par exemple les améliorations pour les étudiant-e-s à temps partiel, certains acquis sont remis en question. Il sera par exemple plus difficile d'obtenir le statut d'indépendant-e, qui permet à une personne vivant sans l'aide de ses parents d'avoir une bourse qui ne tient pas compte de leur revenu. Plusieurs organisations demandent que l'Etat de Vaud mette les moyens nécessaires et ne détruise pas des aides pour en financer d'autres. Les débats vont commencer au parlement, affaire à suivre.

Pendant ce temps, en Valais...

Si la situation vaudoise est plutôt

satisfaisante, il en va autrement dans le canton d'à côté. Le Parlement valaisan débat actuellement d'une diminution de 3,5 millions de francs des montants alloués aux bourses d'études!

La situation et les risques sont très différents entre les deux cantons

Avec plus de 1000 étudiant-e-s originaires du Valais, l'Université de Lausanne est la haute école helvétique qui accueille le plus d'étudiant-e-s issu-e-s de ce canton. Le projet du Conseil d'Etat valaisan

aurait donc un impact direct sur la qualité de vie de nombre d'étudiant-e-s de l'Unil.

La situation et les risques sont très différents entre les deux cantons. Cependant, même dans le Canton de Vaud le gouvernement justifie son manque d'audace par l'accord intercantonal existant. C'est une nouvelle preuve de l'insuffisance de cet accord, et par conséquent du réel besoin d'accepter l'initiative populaire lancée par l'Union des étudiant-e-s de Suisse (UNES) pour harmoniser les bourses d'études à la hausse dans tous les cantons. •

Etienne Kocher



Ere du cerveau ou aire du suivisme

Indiscutablement érigé en figure de proue des projets neuroscientifiques, le «Human Brain Project» ne cesse de susciter l'enthousiasme. Et les médias, habituellement prompts à la critique, embrassent pusillaniment ce rêve impavide. Pistes explicatives.

Drainant les foules, séduisant les masses, la recherche sur le cerveau symbolise à elle seule la confiance que le grand public accorde au monde sibyllin de la science. Sérotonine, dopamine et autres neurotransmetteurs font briller les yeux du quidam. Alors, lorsqu'on parle de modéliser le cerveau et de guérir la maladie d'Alzheimer en dix ans, tout esprit critique s'efface aussitôt. Le «Human Brain Project» (HBP) de l'EPFL est l'archétype de ce phénomène.

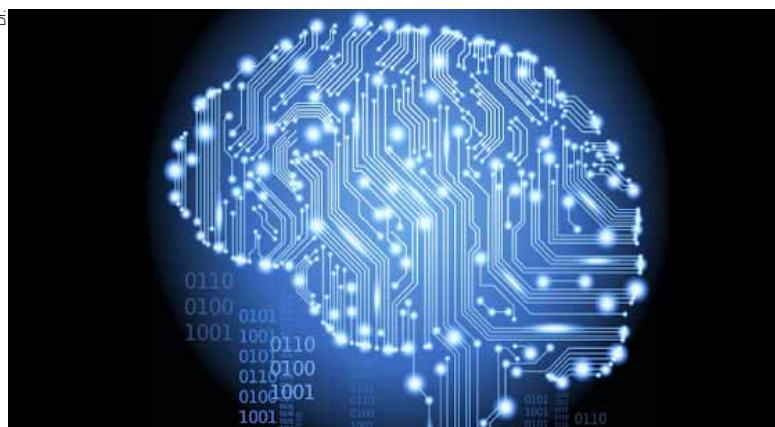
Et quand vous enquêtez sur le sujet, la communauté scientifique vous éconduit: «Pourquoi êtes-vous si pessimistes à l'égard de ce projet?» On n'a pas vraiment l'habitude que les médias le remettent en cause. D'où la question suivante: comment expliquer ce soudain manque de recul sur les éventuelles dérives du projet? Les milliards injectés y seraient-ils pour quelque chose?

Voici trois bonnes raisons de se poser de bien sottes questions.

1. Une histoire de gros sous

Nous ne réinventerons pas la roue en révélant que le HBP brasse beaucoup de flouze. Est-ce là ce que tente de faire comprendre Richard Frackowiak, membre du comité exécutif du HBP, lorsqu'il nous concède que son domaine d'étude «rapporte bien»? En effet, que ce soit au niveau personnel ou institutionnel, de rondelles sommes circulent: «Les grands projets comme le HBP se décident et se financent au niveau de l'Europe, là où les lobbys de ces grandes compagnies sont très puissants», fait remarquer Libero Zuppiroli, professeur à l'EPFL. Ces mêmes lobbys qui s'en donnent à cœur joie lorsqu'il s'agit de corrompre les édiles européens. Mais c'est là une autre question.

Ensuite, il y a le fameux bâtiment Neuropolis, qui devait coûter 100



Le «Human Brain Project» soulève de nombreuses questions invouables.

millions de francs, dont 35 millions directement financés par les caisses de l'Etat de Vaud. Cent mille tickets pour boucher la vue sur le lac depuis l'Amphimax, l'affaire aurait occupé une place de choix dans l'histoire de l'enfumage. Mais la fatalité a voulu qu'il en soit différemment. Du jour au lendemain, le projet Neuropolis est parti en fumée.

Place de choix dans l'histoire de l'enfumage

C'est ainsi que le HBP ne s'est pas installé sur le site de l'Université de Lausanne, comme convenu, mais dans les anciens locaux de Marck Serono à Genève, propriété d'Ernesto Bertarelli, grand pote d'Aebischer et détenteur de la flotte d'Alinghi. A l'EPFL, le népotisme a le vent en poupe.

2. Les aficionados du cerveau

Le second point inquiétant, intimement lié au premier, concerne l'absence totale de contestation du projet. Dans d'autres cas, le débat fait rage et de multiples avis divergents s'affrontent. La démocratie quoi. Ici,

le néant. Personne pour contredire le cénacle des thuriféraires. «Cet engouement pour le projet fait partie d'une fascination pour le cerveau de manière plus générale, souligne Emilie Bovet, spécialiste en études sociales des sciences et de la médecine. Et les médias manquent sévèrement de recul. Bien souvent, ils reprennent directement les dépêches des milieux scientifiques.»

Mais pour Geraldine Savary, conseillère nationale, l'engouement n'a pas atteint la sphère politique: «L'EPFL a dû convaincre le monde politique de la nécessité de ces investissements pour le HBP. Et les neurosciences non plus ne suscitent pas l'engouement. Plutôt une certaine méfiance qu'il s'agissait de lever!» Certes, mais cette méfiance fut bien vite levée lorsqu'il s'est agi d'intérêts financiers, pour les cantons notamment.

Une fascination pour le cerveau

A l'annonce du départ du HBP à Genève, nombre de politiques déplorent cette décision que le conseiller national démocrate-chrétien Jacques Neyrinck qualifia de «détestable»,

alors même que le député socialiste au Grand Conseil Jean-Michel Favez se demandait «ce qui se cache derrière ce changement de cap». Aveuglés par les courbettes bien rodées de la communication du HBP, les politiques ne font donc guère attention aux quelques spécialistes qui montent aux barricades et pointent du doigt ce projet qualifié d'irréalisable (*L'auditoire*, mars 2013).

3. Quand la robotique s'en mêle

Au-delà du scepticisme qui entoure la réussite du projet, les usages détournés qui pourraient être faits de certaines avancées ont moult fois été dénoncés. Richard Frackowiak ne s'en cache pas: «Les cybernéticiens qui travaillent avec nous espèrent évidemment concevoir des ordinateurs beaucoup plus complexes sur les bases de notre modèle. Et donc, par exemple, faire réagir un robot mécanique en fonction d'un changement de contexte.» Pour ceux qui ne connaîtraient pas de cybernéticien, prenons l'exemple de Kevin Warwick. Ce dernier se revendique comme le premier cyborg de l'histoire. Pour lui, l'humain est obsolète. Et afin de remédier à cette erreur naturelle, il a procédé à de nombreuses expériences visant à améliorer l'humain et a fusionné celui-ci avec la machine. Evidemment, il s'est parfois heurté à des comités d'éthique rétifs. Warwick a alors compris qu'il détenait la solution: l'argument thérapeutique.

Au nom de la santé, nombre de découvertes ont ainsi indirectement servi des causes militaires: atome et prothèses ne sont que deux preuves parmi tant d'autres. Ainsi, au vu des considérables avancées technologiques promises par le HBP, en sera-t-il de même du cerveau et de l'intelligence artificielle? •

Quentin Tonnerre



Une session d'examens en moins pour les SSP?

Les étudiants et étudiantes en sciences sociales et politiques apprenaient récemment la volonté du décanat de supprimer la session d'examens d'automne. Retour sur les conséquences qu'une telle décision impliquerait.

Lors du dernier Conseil de faculté, Les représentants et représentantes des étudiants en SSP ont réussi à repousser la décision du Décanat de supprimer la session d'examen d'automne. Après avoir rédigé une prise de position complète et précise, ils ont ensuite réuni les étudiants et étudiantes de la faculté pour discuter du sujet. À l'issue de l'assemblée générale du 27 novembre, ceux-ci ont décidé d'accepter d'entrer en négociations avec le décanat pour «trouver des solutions satisfaisantes aux problèmes que pose la suppression de la session». Si les discussions s'avèrent concluantes, les étudiants accepteront donc de renoncer à la session. Mais quels sont les problèmes sujets à négociations?

La situation actuelle

Actuellement, la Faculté des SSP propose trois sessions d'examens: hiver, été et automne. Seule la troisième est «partielle», étant réservée aux inscriptions en première tentative. Pas de rattrapage en août pour ceux qui se sont viandés en juin, donc. Sauf qu'il y a des exceptions. C'est le cas des étudiants et étudiantes entrant en SSP sur la base d'un examen préalable ainsi que de celles et ceux en dernière année de bachelor ou de master.

Les conséquences

Sans la session d'automne, les personnes mentionnées ci-dessus courent donc le risque de perdre un semestre, voire un an. En effet, en cas d'échec à la session d'été, les étudiants passant un examen préalable en

vue d'intégrer la faculté devront attendre l'été suivant, la propédeutique ne pouvant être commencée qu'en septembre.

Pour leur part, les personnes en fin de bachelor ayant essuyé un échec en été devraient repousser leur entrée en master au mois de février, voire au mois de septembre pour les étudiants en mobilité. Certaines universités ne proposent en effet que des cours annuels. Même problème pour les personnes en défense de mémoire, qui devront retarder leur entrée sur le marché du travail de six mois, et donc payer un semestre d'étude supplémentaire.

Autre conséquence qui, cette fois-ci, concerne tout le monde: la répartition des examens sur trois sessions permet à beaucoup d'équilibrer la charge

de travail. Un avantage non négligeable pour qui exerce une activité professionnelle en marge de ses études et n'a pas l'occasion de prendre congé durant les examens. De plus, la période juin-juillet est en général propice aux petits jobs et aux stages, tous deux incompatibles avec une session surchargée d'examens.

En raison des points énoncés ci-dessus, il sera probablement difficile de trouver des solutions suffisantes aux problèmes causés par la suppression de la session d'automne. Les représentants étudiants réclament donc que le temps nécessaire soit pris pour en discuter, et vont ainsi tout faire pour éviter un vote en première lecture lors du prochain Conseil de faculté le 12 décembre. •

Séverine Chave

Bilan ACIDULÉ

En octobre dernier, ACIDUL (Association du corps intermédiaire et des doctorant-e-s de l'Université de Lausanne) fêtait ses 10 ans d'existence. L'occasion pour *L'auditoire* de rencontrer Dominique Gigon, secrétaire général de l'association.

Dans l'optique de faire un bilan critique de la participation de l'association à la politique de l'université, Dominique Gigon revient avec nous sur la situation actuelle.

Difficile de respecter le règlement

A titre individuel, ACIDUL se bat sur plusieurs fronts afin de faire entendre la voix des doctorants et des doctorantes. Dernière discussion en date? La question du cahier des charges de ses membres, dont le contenu, en plus de subir une grande disparité entre les facultés, est bien trop souvent oublié dans un coin du bureau.

Malgré un «petit» effort de la direction qui en a promulgué un exemple-type, son contenu reste encore très évasif de l'avis de l'association, notamment sur la question de la part de travail accordée à la thèse par rapport à celui effectué pour le professeur. Le temps

consacré à la correction d'un examen est bien trop court de l'avis des assistants et assistantes de SSP, qui se battent pour une meilleure répartition de leur travail afin qu'il puisse être de meilleure qualité.

Une meilleure répartition de leur travail

Sur la question des examens, il est intéressant de noter que les assistants et les assistantes de SSP soutiennent la position des étudiants dans le débat récent autour de la suppression de la session d'août en SSP. Selon eux, la situation actuelle péjore relativement la qualité des corrections des examens des étudiants et un plus grand nombre de copies par session ne ferait qu'ag-

graver le problème.

Pas de problème, votre direction s'occupe de tout!

En 2004, l'Université de Lausanne a mis en place les organes de participation que sont le Conseil de l'Unil et les Conseils de faculté, dont ACIDUL fait partie.

Jusqu'alors, il revenait au Sénat, organe suprême de l'Université, le droit de prendre des décisions concrètes sur la politique universitaire. Les organes actuels n'ont de loin pas cette qualité.

A titre d'exemple, le budget décidé précédemment par le Sénat est, aujourd'hui, du seul ressort du rectorat, le Conseil de l'Unil ne se prononçant qu'en phase d'approbation.

Que retenir de cela? Que ces organes qui devraient occuper une place primordiale dans la politique universitaire pour faire entendre les droits de leurs

membres, ne sont utilisés qu'à titre consultatif face à une direction qui fait son ménage de manière plutôt «autonome».

Une direction qui fait son ménage de manière plutôt «autonome»

Si le but visé par des associations telles qu'ACIDUL est d'avoir une plus grande influence sur la politique universitaire, il serait du devoir des plus hautes instances de ce lieu de se pencher sur le problème. Chimères mises à part, ce point est loin d'être à l'ordre du jour. •

Lucile Tonnerre



Confessions des étudiants en échange

Premières impressions des étudiants et étudiantes en échange à leur arrivée dans notre doux pays. Par les étudiants et étudiantes du cours TANDEM de l'Ecole de français langue étrangère (prof. Myriam Moraz)

La bureaucratie

Une chose qui m'a frappée quand je suis arrivée en Suisse c'est que les Suisses adorent les papiers et la bureaucratie. Avant d'arriver ici, quelqu'un m'a dit que je serais étonnée par la quantité énorme de papiers que je devrais remplir, mais personne ne m'a suffisamment avertie de ce cauchemar bureaucratique. Le 28 septembre, j'ai reçu une lettre sur laquelle étaient notées toutes les choses que je devais apporter à l'office de la population avec un délai au 12 octobre pour m'inscrire comme résidente en Suisse.

Ce cauchemar bureaucratique

Une tâche facile, pensais-je mais je ne pouvais pas être plus dans l'erreur. L'office oublie de mentionner que cette liste n'est pas la vraie liste, et que l'office n'est ouvert que trois heures par jour, et encore, pas tous les jours. J'ai oublié combien de fois j'ai fait le trajet de ma maison au contrôle des habitants, chaque fois en oubliant quelque chose de nouveau qu'on venait de rajouter sur la liste. La quantité de choses qu'il faut avoir pour s'inscrire est absolument impensable: l'acte de naissance (traduit en français, bien sûr), le bail à loyer, une attestation d'études, les preuves de nos moyens financiers, 100'000 photos passeport, une description de son chien, la peinture de sa mère et une carte postale. Tout en version originale, évidemment (il est impossible de lire une copie d'un document officiel). Et quand on est finalement arrivé à accumuler toutes les choses nécessaires, l'office sera presque certainement fermé. Avec ses horaires impossibles et cette liste absurde, je suis tellement ravie que l'inscription résidentielle soit quelque chose qu'on



ne doit faire qu'une seule fois dans sa vie.

(Daisy, Angleterre)

Supermarché – une surprise quotidienne

Quand je suis arrivée en Suisse, l'une des premières choses que j'ai trouvée bizarre était les supermarchés. D'abord, presque tous sont fermés le dimanche. Le jour où je suis arrivée était un dimanche, alors c'était un problème pour moi! J'ai vite découvert qu'il y a un supermarché à la gare qui est ouvert le dimanche. Deuxièmement, les rayons de fromage et de chocolat du supermarché sont presque deux fois plus grands que tous les autres rayons. Le plus souvent je suis tellement submergée par le choix de fromages et de chocolats que je n'achète rien! Enfin, j'ai été très surprise que le lait UHT semble être très populaire en Suisse. Généralement il n'y a pas beaucoup de choix de lait dans les supermarchés. En Australie, je trouve que c'est un peu ridicule d'en avoir autant. Il y a presque vingt types de lait dans les supermarchés – crème complète,

écrémé, grasse réduite, sans gras, sans lactose, sans lactose et grasse réduite, sans lactose et sans gras, sans gras et haute teneur en calcium, cœur actif, lait entier bio, faible en gras bio, du lait de riz, du lait d'amande, du lait d'avoine, du lait de soja et aussi, bien sûr du lait UHT! On peut trouver tous ces laits au supermarché ordinaire et un choix encore plus grand dans un magasin de santé!»

(Briony, Australie)

Les musées tout petits

Quand je suis allée au musée la première fois à Lausanne, je comptais qu'il me faudrait au moins deux à trois heures pour faire le tour.

«Mais c'est la fin ici, vous n'avez pas fait les trois salles?»

Je suis arrivée au musée et j'ai fait la première, la deuxième, la troisième salle en une demi-heure à peu près. Puis je me suis demandé par où je devrais continuer!

J'ai demandé à une gardienne: «Excusez-moi, l'exposition continue où Madame?» Quand elle m'a répondu: «Mais c'est la fin ici, vous n'avez pas fait les trois salles?», je lui ai souri. Je me suis dit enfin: «Alors c'est juste: encore un indice que la Suisse c'est l'Allemagne en miniature.»

(Pauline, Allemagne)

La santé en Suisse!

Jeudi, 8 heures du matin. Mets tes baskets, ils ont hâte de courir! C'est ça qu'on fait en Suisse, non? En général, le stéréotype chez nous dépeint ce pays comme si tous ses habitants étaient vraiment préoccupés de leur santé; ils mettent une priorité à rester en forme – et pourquoi pas quand on a le bonheur de posséder une telle nature sur le seuil de la porte? Avant d'arriver à Lausanne, notre image de la Suisse avait pris une forme tellement saine grâce aux montagnes et aux lacs ébouriffants, à la possibilité ébouriffante de faire du ski chaque week-end, aux bains thermaux ébouriffants, et bien sûr, Federer l'ébouriffant! Mais personne ne s'attendait à découvrir le paradoxe sport-tabac qui semble être au cœur de la vie des étudiants de l'Unil. Les distributeurs de cigarettes sont éparpillés dans les coins les plus accessibles du campus, fréquentés par les sportifs, tous habillés pour participer au Marathon de Lausanne!

Il est impossible d'acheter des cigarettes sur nos campus, c'est si difficile de les acheter même dans le bar des étudiants, où il n'y a aucune indication qu'ils le vendent, qu'il faut être un fumeur pur et dur pour être au courant!

(Anca, Angleterre) •

Retrouvez l'intégralité des témoignages sur notre site www.auditoire.ch



Poétique du football

Il n'est pas évident que sport et littérature puissent se frotter l'un à l'autre avec bonheur. Pourtant, Homère décrivait déjà dans son *Iliade* des joutes sportives de haute volée. Aujourd'hui encore, des écrivains s'attellent à la tâche. Trois exemples contemporains.

Dans *Zidane et moi* (L'Aire, 2002), Philippe Dubath (né en Lorraine en 1952) écrit à sa femme: «J'ai envie de te parler de lui, de te dire pourquoi je l'aime. [...] Si je le frôle, si je le vois, là, inerte, il m'arrive de l'animer de la main. Mais je préfère le tâter, l'éveiller, le humer, le vouloir, l'appeler de mon pied droit.» D'emblée, la description est d'ordre sexuel, et on se rassure, parce que sexe et littérature, pour le coup, se frottent volontiers l'un à l'autre. On est en terrain connu.

Le ballon rond de la mélancolie

Quelques pages plus loin, on réalise toutefois que si le football est important pour celui qui dit «je», c'est qu'il y a eu, l'été de ses 8 ans, attouchements, traumatisme. Dans *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec, le sport était une métaphore de la vie concentrationnaire. Chez Dubath, il devient une échappatoire, un moyen comme un autre de tacler le cauchemar, la honte et la culpabilité, et de céder au «temps de la mélancolie quand on mesure ses propres limites, ses propres usures». Rien de métaphorique, au contraire: «D'ailleurs il n'y avait plus d'autre monde. Il n'y avait que ce rectangle vert pâle, vert usé, vert d'hiver; ce ballon minuscule et lumineux.»

Un moyen comme un autre de tacler le cauchemar

La jalousie au vestiaire

Même constat chez François Bégaudeau: «Je ne vois ni mère malade ni père brouillé ni épouse malaimante, je ne vois qu'un rectangle semé d'herbe, à peu près cent mètres de long et soixante-dix de large, compliqué de lignes droites ou courbes variablement nécessaires au jeu.» On connaît

cet auteur pour *Entre les murs* (2006), dont l'adaptation au cinéma a reçu la Palme d'or à Cannes. Son premier roman (*Jouer juste*, Verticales, 2003) se présente comme un long monologue, un seul paragraphe de cent pages: avant les prolongations d'une finale de Coupe d'Europe, un entraîneur s'adresse à ses joueurs. Il les sermonne sur la seconde mi-temps, où ils ont «cessé de jouer juste», et puis ça bascule: il se met à parler d'une femme qu'il a aimée, des complications autour du sexe et de la jalousie – on est à nouveau en plein dedans: dans la littérature.

Des pages people à la littérature

C'est sur un tout autre ton et dans un bouquin minuscule que Jean-Philippe Toussaint s'applique à élever le football au rang d'objet artistique digne de ce nom. Dans *La mélancolie de Zidane* (Minuit, 2006), cet écrivain littéraire par excellence prend pour point de départ la finale de la Coupe du monde 2006 et son mémorable coup de boule. Il décrypte ce «geste soudain comme un débordement de bile noire dans la nuit solitaire». Mais ce dont il parle en réalité, c'est de lui-même: «La mélancolie de Zidane est ma mélancolie.» La star du foot devient un personnage de roman, il

quitte les pages people pour entrer en littérature.

Elever le football au rang d'objet artistique

Le football n'est pas, a priori, un sujet «noble». Le sexe fait mieux l'affaire, assurément. Mais que l'on se mette à parler des «jalousies magnifiques» ressenties face «à ceux qui brillaient», que l'on mette des mots sur les choses brutes – le maillot qui «transcende un homme car en lui s'est déposé le feu sacré qui est leur bien commun», et «ce nom de Dieu de ballon qui ne pardonne aucune erreur à qui que ce soit» –, qu'on évoque «les divinités hostiles de la mélancolie», et on comprend que l'on peut faire de Zidane un nouvel Achille. L'un et l'autre, le football et la littérature, ont en partage «que le travail est long et rare la grâce». •

Bruno Pellegrino

Même le ballon suffoque

Football. Afrique du Sud, Brésil, Qatar: les goûts exotiques de Sepp Blatter. Chronique.

Depuis le début de la décennie, le comité de la FIFA opte de plus en plus pour des destinations exotiques. Si la chaleur et le soleil des plages de Copacabana ou le luxe qatari ont constitué des raisons convaincantes pour les dirigeants de la Fédération internationale de football, les préparatifs de ces Coupes du monde n'en sont pas moins décriés. Alors faut-il requérir aux pays hôtes des preuves irréfutables de faisabilité et prendre des mesures radicales contre les déviants?

Esclavagisme, décès d'ouvriers, retard de construction... Les raisons qui pourraient amener la FIFA à retirer l'organisation du Mondial 2022 au Qatar sont nombreuses. Or, Joseph Blatter (président de la FIFA) est incapable de réagir face au scandale. Un problème similaire, quoique moins drastique, a été rencontré dernièrement au Brésil, où le retard de rénovation des stades a engendré une inflation énorme.

Esclavagisme, décès d'ouvriers, retard de construction

Est-il encore possible d'apprécier le sport dans de telles conditions? Ainsi, le football – que le business étouffe – serait accusé au même titre que ces criminels auteurs de fraudes en tout genre. Alors faut-il scrupuleusement conditionner les pays candidats à l'organisation d'une Coupe du monde? Toutes les questions résident dans la prévention de tels drames qui pourraient porter, sur la longueur, à la «mort» du sport de haut de niveau. •

Yves Di Cristino



A VOUS D'ALLER PLUS LOIN

Eveillez la magie de
Noël avec le Canon
PIXMA MG7150



you can

*www.canon.ch/cashback

Canon

Retrouvez-nous sur Facebook: www.facebook.com/CanonSuisse



Agenda

Sur le campus

Événement	Lieu	Date
Concours photo COSPOL	Campus	9 - 20 décembre
Atelier du SOC: préparer ses examens	Amphimax - Café Anthropos	12 décembre, 15h
Le Cabanon: rencontre autour de la médiation culturelle	Le Cabanon (Anthropole)	12 décembre, 17h
Les Doctoriales	Amphimax	13 décembre, dès 12h15
Comédie musicale improvisée	Grange de Dorigny	14 décembre
Anniversaire de Quentin Tonnerre	Universel	20 décembre
Anniversaire de Grégoire Gonin	Universel	21 décembre
Session d'examens	Campus	Du 10 janvier au 1 ^{er} février

COSPOL Comité Science Po Lausanne organise



COSPOLoutai

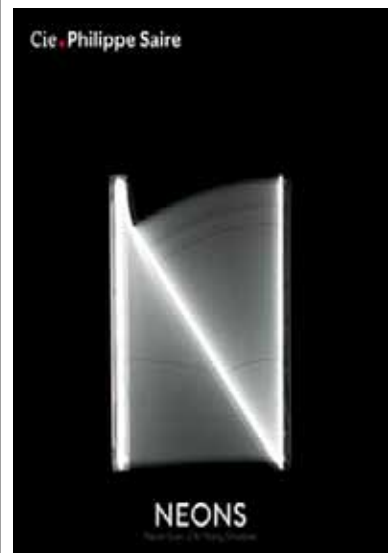
*Du 9 au 20 décembre
Campus de l'Unil*

Le Comité Sciences Po Lausanne (COSPOL) organise un concours photo du 9 au 20 décembre. Le but est de retrouver leur logo, caché sur le campus, de prendre une photo sur Instagram et de l'envoyer à @COSPOLausanne, avec le hashtag #COSPOLoutai. Les trois premiers à se manifester recevront des cadeaux de la part des nombreux partenaires de l'événement, tels que Métro Boutique, Tooxme, le Bleu Léopard, les Brasseurs, la Fondation de l'Hermitage et bien d'autres encore. Chaque jour, un indice est posté sur Facebook pour aider tout le monde à retrouver le logo. Bonne chance! •

S.C.

En ville

Événement	Lieu	Date
Festival Lausanne Lumières	Lausanne	Du 22 novembre au 31 décembre
Christmas Midnight Run	Place de la Riponne, Lausanne	14 décembre
Nuit des étudiants	MAD, Lausanne	19 décembre
Les mousquetaires au couvent	Opéra de Lausanne	22 - 31 décembre
Anniversaire de Jésus Christ	Partout (ou presque)	24 décembre
Noël For Noise	Les Docks, Lausanne	25 décembre
Nouvel-An	Pays utilisant le calendrier grégorien (et fixe)	Du 31 décembre au 1 ^{er} janvier
Black Movie Festival	Genève	17 - 26 janvier
Prix de Lausanne	Palais de Beaulieu	Du 26 janvier au 1 ^{er} février
Festival Antigél	Genève	1 ^{er} - 16 février
Le goût de Diderot	Fondation de l'Hermitage	Du 7 février au 1 ^{er} juin
Les Hivernales	Nyon	Du 27 février au 2 mars
Le Mondial du tatouage	Paris	7 - 9 mars



NEONS Never Ever, Oh! Noisy Shadows
*Du 16 au 26 janvier
Théâtre Sévelin 36, Lausanne*

Dans *NEONS*, les journaux lumineux et les néons forment la lumière, le décor et le subtexte de la pièce. Ils découpent des scènes dans la pénombre et sont le cadre physique et langagier d'une chorégraphie sombre et parfois ironique sur l'intimité et la séparation. Cette suite de tableaux et «étude» sur la lumière rapproche une nouvelle fois le chorégraphe Philippe Saire des arts plastiques, domaine qui l'intéresse depuis longtemps. •



Banksy, l'art est appliqué et réapproprié

Vous avez pris l'ascenseur du métro de Bessière, descendu le Petit-Chêne, fait un tour à la Cité, évité Rhubarbe et son infatigable Sé', pris le train ou êtes allés aux Brasseurs en passant sous le Grand-Pont. Alors vous avez peut-être remarqué le travail de Space Invader, un collègue de Banksy, qui a «envahi» nos rues. Dès lors vous aurez eu un petit aperçu du street art.

Petit retour sur l'histoire de Banksy. C'est tout d'abord un artiste anonyme, qui se balade de ville en ville pour apposer sur les murs des cités ce qu'on appelait jadis des graffitis, et qu'on n'hésite plus à considérer comme des œuvres aujourd'hui. Vraisemblablement originaire de Bristol, en Angleterre, il aurait commencé avec le Bristol's Drybread Crew dans les années 1980, et se serait ensuite mis à travailler la bombe en solitaire il y a un peu plus de vingt ans. Aujourd'hui, sa dernière exposition à ciel ouvert s'est déroulée à New York, au mois d'octobre dernier, et s'intitulait *Better in than out*.

Banksy est notamment connu et reconnu pour avoir popularisé le street art, grâce à son film *Exit through the gift shop*, qui illustre les interactions entre les différents univers des street artists.

Le street art, on aime, on n'aime pas, c'est comme tout. Pourtant, ce qui est intéressant, c'est de se rendre compte de l'impact qu'il dégage aujourd'hui. Le street art, et par extension l'art de la rue dans son ensemble, comme le rap ou le break dance, a souvent éclos dans des zones urbaines de classes sociales inférieures. Parler de Houellebecq à un fils d'ouvrier n'a parfois pas beaucoup de sens, alors que le groupe IAM est connu dans toutes les couches sociales.

C'est ce qui fait la grande force de ces artistes. Ils se sont imposés en partant et en s'inspirant du bas de l'échelle sociale, en apprenant par pragmatisme. Caroline Lang, présidente de Sotheby's Suisse, n'hésite pas à dire de Banksy qu'«il reste fidèle à lui-même, et c'est génial dans un monde qui n'est fidèle à rien». Sorte d'éternel coup d'avance sur le bien-pensant.

D'ailleurs, Arnaud Oliveux, spécialiste du street art chez Artcurial affirme aussi dans les colonnes de *24 Heures*:

Banksy



«This is my New York accent», Banksy lors de son passage à New York octobre dernier.

«C'est un pied de nez à l'intelligentsia. [...] Ses œuvres tombent toujours juste là où elles sont. Comme une évidence, comme une référence.»

Entre humilité et talent

Banksy est bien plus qu'une figure de proue pour tout un nouveau mouvement artistique: c'est un phénomène. Et on s'arrache ses toiles, littéralement, directement du mur. Lors de son passage dans la Big Apple, l'artiste (ou la rue) s'est fait dérober son travail par des collectionneurs et collectionneuses avides de mettre les parpaings aux enchères. Bien sûr l'artiste ne touche pas un penny. Cependant, personne ne peut être sûr d'acheter un Banksy véritable en dehors de son site Internet, car l'artiste a toujours refusé d'identifier les œuvres volées, et un coup de spray intéressé est bien vite arrivé.

Pour se venger de cette industrie, l'artiste a organisé discrètement une vente flash de ses œuvres, à 60 dollars l'unité, sans mentionner son nom et en confiant la vente à une personne

tierce. Ils n'ont récolté que 410 dollars, alors que chaque œuvre aurait valu environ 160'000 dollars sur le marché de l'art. Les quelques intéressés ont fait l'affaire du siècle. Le graffiste se dit lui-même, comme Matisse, «condamné à ne peindre plus que des chefs-d'œuvre.»

La frénésie

L'hystérie qui découle de ses œuvres est cependant mal vécue par certaines et certains. En effet, à Tottenham, Londres, l'un des quartiers les plus pauvres d'Europe, un des premiers Banksy célèbres, le *Slave Labor*, a été découpé dans la brique. Même si l'orifice a été rebouché, il laisse toutefois toujours un vide dans l'esprit des habitants: «Ce dessin faisait partie de notre identité», arguent les natifs.

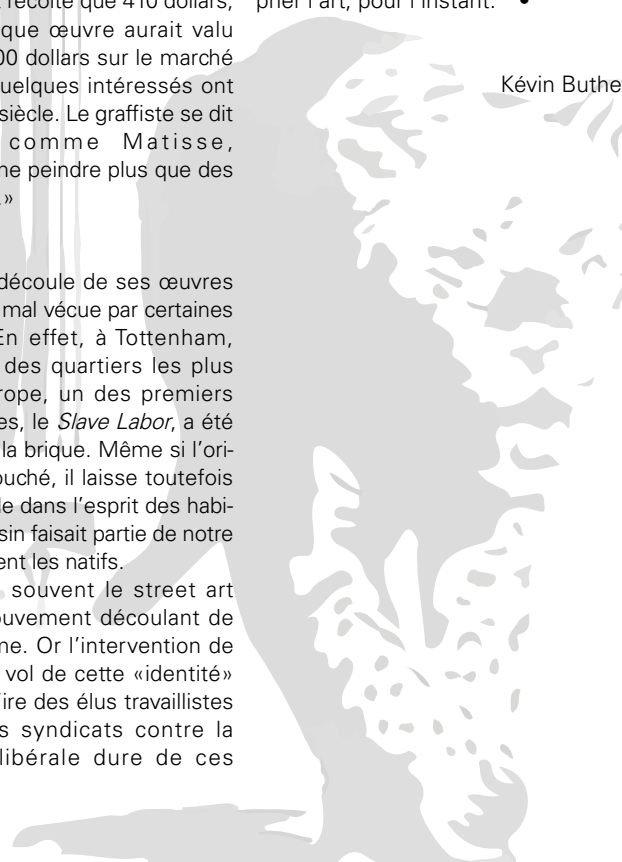
On considère souvent le street art comme le mouvement découlant de l'ultralibéralisme. Or l'intervention de privés dans le vol de cette «identité» a fait retentir l'ire des élus travaillistes locaux et des syndicats contre la symbolique libérale dure de ces

neo-dépravations. Comme on pouvait s'en rendre compte dernièrement dans *Le Monde*, «ce vandalisme gratuit prive une banlieue déshéritée d'un élément de son patrimoine pour permettre à des gens sans scrupule de s'en mettre plein les poches», scande Keith Flett, le président de la section locale du Trades Union Congress. Quant à John Dolan, un collègue de Banksy, il ne mâche pas ses mots: «L'affaire de Tottenham est l'équivalent d'un Robin des Bois à l'envers qui prendrait aux pauvres pour donner aux riches.»

La révolution silencieuse

Malgré l'accueil plutôt froid de l'ancien maire de New York, où le graffiti est interdit, Banksy fait le mur. Il a créé un musée open air dans la ville la plus célèbre du monde et permet aux classes défavorisées de se réapproprier l'art, pour l'instant. •

Kévin Buthey



Derrière les rideaux de

L'auditoire vous propose cet hiver d'en apprendre un peu plus sur deux géants lausannois des arts vivants: le Théâtre de Vidy



Jeanne Guye

Poétiquement baptisé «Théâtre au bord de l'eau», le **Théâtre de Vidy** est l'une des salles majeures de Lausanne. Mais, plus que cela, c'est un véritable lieu de vie où niche toute une communauté. *L'auditoire* a voulu aller à sa rencontre. Visite guidée en coulisses.

Tous les théâtres ont leurs travailleurs et travailleuses de l'ombre. Ils sont décorateurs, costumiers, accessoiristes, mais aussi architectes d'intérieur, éclairagistes ou ingénieurs du son. L'un d'entre eux, Mathieu Dorsaz, est en charge des visites en plus de sa tâche de chef accessoiriste. C'est en sa compagnie que l'équipe de *L'auditoire* est partie à la découverte des recoins de Vidy et des gens qui y travaillent.

Quelques lieux, quelques métiers

Première étape: la salle René-Gonzalez, anciennement baptisée salle de Répétition. La pièce est encore occupée par les décors du spectacle de Philippe Saire, *La dérive des continents*. Le plateau fourmille donc des Goldberg machines, ingénieux engins indescritibles de par leur complexité, créés de toutes pièces par Adrien Moretti et Jean-Claude Blaser, qui font partie intégrante de la troupe de Philippe Saire. Une voix nous interpelle depuis le plafond: c'est Roby, perché sur une échelle, qui règle quelques projets et s'informe sur les intrus qu'il aperçoit sous ses pieds. La mine joviale et le jeu de mots facile, Roby semble faire partie des meubles du théâtre. «A

l'origine, j'ai été engagé pour trois mois sur un spectacle de Peter Brook. Je suis toujours là aujourd'hui», raconte-t-il.

Une petite passerelle nous conduit ensuite vers un large atelier qui surplombe le lac et les jardins du théâtre. Une pièce lumineuse où trônent les machines à coudre et les mannequins. Au centre: Machteld Vis, couturière attitrée du théâtre depuis quatre ans. Son rôle: adapter, nettoyer, entretenir les costumes de toutes les compagnies accueillies par le théâtre, et monter de toutes pièces certains vêtements pour les spectacles en création à Vidy.

Plus loin nous découvrons encore les trésors que recèle la pièce des accessoiristes, dans un large bazar très organisé. Tiroirs, étagères; tout croule sous la masse des objets collectionnés au fil du temps. Il faut dire que le Théâtre de Vidy compte parmi les plus grands lieux de création théâtrale d'Europe. Dans un coin, l'atelier, où sèchent de sanglants morceaux de sagex destinés à la pièce *Oh mon doux pays*, sur la Syrie. C'est Mathieu qui s'en est occupé, en compagnie de la jeune stagiaire présente sur place. La plupart des éléments de décor que l'on trouve sur les scènes du théâtre au bord de l'eau est créée dans cet atelier. «Sauf les Goldberg machines...» précise Mathieu avec un léger regret dans la voix.

Question formation

Mais quelle formation ont suivie tous ces gens? «Il suffit d'être démerde et

d'avoir de l'imagination», répond Mathieu; avant d'expliquer que tel ingénieur du son est coiffeur d'origine, ou que tel autre éclairagiste est un ancien tailleur de pierre. Pour sa part, le jeune homme, formé en tant qu'employé de commerce, a enchaîné les jobs: libraire, bûcheron, puis machiniste à Vidy, avant d'atterrir «un peu par hasard» chez les accessoiristes.

Plus spécifique peut-être, le travail de Simira Raebtsamen implique certains prérequis en architecture d'intérieur. Son job: faire en sorte que les décors imaginés par les scénographes rentrent effectivement dans l'espace scénique qui leur est dédié. Simira déploie alors devant nous plusieurs plans de plateau, dignes des pires nuits de nos voisins de l'EPFL. Elle s'occupe non seulement des créations et des accueils sur place, mais également de l'adaptation aux scènes étrangères des spectacles de Vidy actuellement en tournée. Travailleuse de l'ombre par excellence, Simira œuvre depuis dix ans au sein du théâtre pour que les rêves fous et parfois très vagues ou absurdes des artistes deviennent concrètement réalisables, puis réalité.

L'histoire d'un théâtre

Au fil des témoignages et des anecdotes, c'est finalement l'histoire du théâtre qui défile. La cafétéria est vite désignée comme le lieu de vie central. Et rien qu'en cet après-midi

nous ressentons à quel point le théâtre est différent la journée, lorsque le public n'est pas attablé devant une soupe chaude ou feuilletée quelque bouquin devant les rayons de la petite librairie. Roby se souvient du jour où une troupe de Philippins a débarqué à Vidy. «Ils ont envahi la cafétéria, ils cuisinaient eux-mêmes leurs plats. C'était génial: on poussait la porte et c'était juste un autre pays. C'était complètement dingue! En tournée, ils mangeaient dans les couloirs de l'hôtel. On a fini par se faire virer.» D'autres personnalités, moins lointaines, ont également foulé le sol de la cafétéria. Comme Michel Piccoli, par exemple, qui avait visiblement pris l'habitude de débarquer en criant «Juuuuuuuuules!», c'est-à-dire le nom du cuisinier.

Il y aurait encore beaucoup à dire de cette petite communauté qui s'est développée à l'intérieur de la ville. Lieu incroyable de création – la visite des coulisses labyrinthiques de la salle Charles-Apothéloz était pour le moins épique! –, lieu de travail et de vie; véritable foyer, sorte de famille agrandie, le théâtre au bord de l'eau opère un pouvoir d'attraction non négligeable... •

Séverine Chave

Vidy propose des visites guidées gratuites ouvertes au public. Plus d'info: www.vidy.ch/autour-des-spectacles/rencontres-et-visites



Jeanne Guye

la culture lausannoise

et l'Opéra de Lausanne. Nous avons eu la chance de visiter le *backstage* et vous livrons quelques «secrets» de maison.

Après cinq ans de travaux et d'événements «hors les murs», l'**Opéra de Lausanne** a inauguré, en octobre 2012, la première programmation dans ses locaux tout neufs. La transformation est impressionnante de l'extérieur, et qui regarde l'Opéra en plein soleil risque bien d'être ébloui. De l'intérieur pourtant, les spectateurs et spectatrices ne remarquent pas de changement. La salle est restée la même. C'est le *backstage* qui s'est métamorphosé, permettant aux artistes, techniciens et administrateurs de travailler dans des conditions dignes de leur profession.

Isabelle Ravussin, responsable jeune public, nous raconte le fonctionnement de la maison, explique les nombreuses étapes en amont de chacun des opéras et nous parle des travailleurs et travailleuses de l'ombre sans qui rien ne serait possible.

Genèse d'un opéra

Le directeur sélectionne les pièces qu'il souhaite présenter dans son établissement entre deux et quatre ans à l'avance. Il a ensuite la possibilité, pour un opéra donné, de louer une production et ainsi réutiliser une mise en scène, des décors et des costumes déjà présentés ailleurs. Mais il peut aussi décider de présenter une création originale, ce qu'Eric Viglié a fait pour l'intégralité de la saison 2013-2014. Comme cela coûte cher, il est de coutume de s'associer avec une autre maison d'opéra pour ainsi partager les frais et les tâches. *Les mousquetaires au couvent* de Louis Varney, qui sera joué fin décembre, est un partenariat avec l'Opéra comique de Paris, qui s'occupe de la confection des costumes tandis que la maison lausannoise fabrique les décors. La constitution de l'équipe artistique (incluant metteur en scène, costumier, éclairagiste et scénographe), le choix du chef d'orchestre et le casting des solistes ont eu lieu il y a deux ans, mais il faut parfois compter quatre ans pour réserver certaines stars de la musique classique. Six mois avant la première représentation, l'équipe artistique se soumet au rendu de maquette, durant

lequel l'équipe administrative discute de la faisabilité technique et budgétaire du projet; puis l'on peut commencer à coudre et à bricoler. La plupart des décors ont donc été construits dans les ateliers de l'Opéra de Lausanne à Romanel.

Le chœur et les solistes ont généralement un mois de répétitions. La première est appelée la musicale: sans jouer, les interprètes chantent leur rôle devant la direction afin que celle-ci puisse s'assurer qu'ils le maîtrisent suffisamment. Les décors sont mon-

pressés, et le lendemain, la générale est déjà une représentation publique.

Réglé comme une horloge

Pendant l'après-midi qui précède une représentation, les machinistes procèdent à la «mise», soit la mise en place des divers éléments de décors, et les couturières et couturiers se chargent de l'entretien des costumes. Les chanteurs et les chanteuses arrivent deux heures avant le début et ont des convocations maquillage auxquelles ils se doivent d'être très pon-

L'opéra vous intéresse?

Ses portes sont ouvertes aux étudiants et étudiants fauchés. La Faculté des lettres propose un cycle de conférences en rapport avec quatre opéras de la saison 2013-2014 ainsi que des billets pour la générale à moindre prix. Enfin, vous pouvez tenter votre chance en venant cinq minutes avant le début d'un spectacle: avec une carte d'étudiant, n'importe quelle place encore invendue vous coûtera 20 francs.



Les accessoires pour *Les mousquetaires au couvent* attendent en coulisse côté cour.

tés au même moment, en quatre ou cinq jours. A partir de là, les répétitions se font sur le plateau, permettant d'assimiler la mise en scène, mais sans costumes (à l'exception des chaussures auxquelles il faut s'habituer le plus tôt possible), sans maquillage et sans orchestre. Ce dernier étant très onéreux, un piano seul accompagne les voix pendant plusieurs semaines, jusqu'à la «générale piano».

Arrivent ensuite les répétitions scène-orchestre, avec fanfreluches, fard à paupière et tout le tsoin-tsoin, qui ne durent que deux jours, autant de temps que l'orchestre a eu pour répéter de son côté. A Lausanne, il s'agit de l'OCL le plus souvent, à l'exception des spectacles de fin d'années, assurés habituellement par la Sinfonietta, comme pour les *Mousquetaires*. Au troisième jour, la pré-générale est l'occasion de réaliser les photographies de

tuels, afin que tout le monde soit prêt à temps. A titre d'exemple, il faut vingt-cinq minutes pour maquiller une choriste (sans perruque), dix si c'est un homme.

Durant tout le spectacle, une personne essentielle agit comme un chef d'orchestre de la technique. Il s'agit du régisseur général, qui est posté en coulisses côté cour, et qui est relié à tous par radio. Il était présent pendant toutes les répétitions et connaît bien la partition soigneusement annotée qu'il a sous les yeux. Sur son pupitre se trouvent également deux écrans montrant respectivement la scène et le chef d'orchestre en direct. C'est lui qui, tel un marionnettiste, donne les «top!» afin de commander toutes les entrées, sorties, effets spéciaux, etc. Depuis le deuxième balcon, le régisseur lumière manipule les projecteurs selon la conduite (liste des effets lumineux).

Au premier, la régie son et vidéo s'occupe des surtitres, projections, enregistrements pour la RTS et transmission vers les télévisions de l'opéra. Notons que de chaque côté de la scène, face aux artistes, un écran montre le chef d'orchestre afin que les chanteurs et chanteuses l'aient toujours dans leur champ de vision.

Il arrive qu'un soliste ait un changement de costume rapide, en deux minutes: ces «précipités», comme on les appelle dans le milieu, sont répétés à la seconde près pour qu'ils puissent assurément avoir lieu dans les temps, même dans l'étroitesse et l'obscurité des coulisses.

A la fin des cinq représentations, les décors sont démontés en deux jours et stockés dans les entrepôts à Bussigny avant d'être envoyés à un autre opéra.

L'Opéra de Lausanne compte quarante employés à l'année. Lors des spectacles, ils sont jusqu'à deux cents. Avec tout ce monde et cette gigantesque entreprise, on comprend mieux pourquoi les billets sont chers... et pourtant, les entrées ne représenteraient que 11% des 17,2 millions de francs qui forment le budget annuel, une production coûtant entre 450 et 600'000 francs. En effet, seul un tiers des revenus est apporté par la billetterie, le sponsoring et le mécénat, les deux tiers restant provenant principalement de la Ville de Lausanne (qui fait cadeau du loyer), ainsi que du Canton de Vaud et des communes environnantes. •

Jeanne Guye



Chroniques Deluxe

Musique, cinéma, littérature, bande dessinée, sites internet... L'auditoire vous propose à chaque numéro de découvrir quelques perles rares. De la culture à consommer sans modération.

Jingle bête

Les révisions vous sortent-elles par les trous de nez? Restez calmes, c'est Noël!

Si l'évocation du Noël de notre enfance rime avec la féerie des décorations qui illuminaient les rues de leur aura magique, de sapins à parer de milles feux et d'une fameuse lettre qui valait son pesant d'or, ce ne sont pas nos mornes rayons bananiens qui pourraient ressusciter en nous cette âme enfantine qui nous plongeait au pays des merveilles. Aujourd'hui, la lettre au Père Noël s'est transformée en dissertation un chouia moins jouissive et l'on délaierait volontiers nos révisions pour apprendre ces comptines qui nous répugnaient tant. Et si, comme nous autres, vous en êtes au stade où vous transformeriez bien cette chère BCU en un gigantesque feu de cheminée, *L'auditoire* vous propose quelques destinations qui devraient apaiser vos nerfs furibonds en vous permettant de renouer avec la magie des Fêtes: direction les marchés de Noël. Si celui de Lausanne n'a pas un cachet transcendant, on ne peut pas en dire



Marché de Noël du Flon.

autant de Montreux qui ne se paie pas votre poire. Mais si l'envie vous prend de partir à l'aventure chez nos voisins français, Colmar, malgré le succès de son marché, saura ravir vos mirettes en gardant cette ambiance féerique que tant d'autres ont perdu. •

LT

De la littérature considérée comme une télépathie

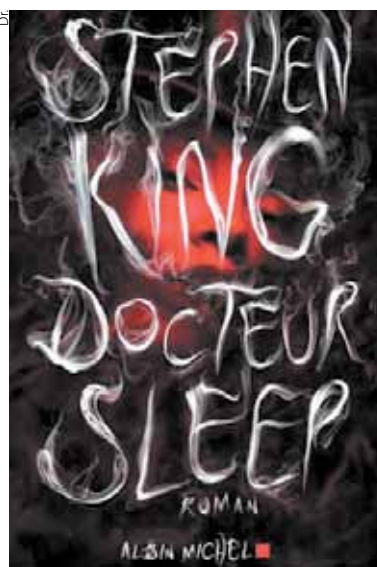
Plus de trente-cinq ans après son séjour infernal à l'Overlook, Danny Torrance revient hanter l'imagination de King, et celle de ses lecteurs.

À la fin du roman *Shining*, le chef d'œuvre d'Acuisinier Hallorann rassurait le jeune Danny: «Le pire est passé maintenant.» On connaît aujourd'hui la suite de l'histoire avec *Docteur Sleep* (paru le 1^{er} novembre chez Albin Michel); faut-il en conclure que son don de vision était limité? Rien n'est moins sûr.

D'abord parce qu'Hallorann meurt entre les deux; dans l'adaptation au cinéma par Kubrick une première fois si l'on voulait raffiner, puis dans la diégèse entre l'action de *Shining* et celle de *Docteur Sleep* une seconde fois. Mais aussi pour une autre raison, plus retorse, qui tient cette fois à la conception de la littérature selon King. Dans son livre *Écriture. Mémoires d'un métier* (2000), Stephen King définit la littérature à partir du type de relation, très particulier, qui s'établit entre un(e) écrivain et son lecteur ou sa lectrice au moment de la lecture. King compare cette relation à une expérience de télépathie: «Nous ne sommes même pas ensemble dans la même année, encore moins dans la même pièce... si ce n'est que nous sommes ensemble. Et proches. Nous vivons une rencontre par l'esprit.»

La métaphore n'est banale qu'en apparence. Elle a des implications majeures pour la théorie du texte. Les mots sont moins un obstacle à la compréhension qu'une passerelle pour la rencontre de deux imaginaires. Le sens lui-même, dont on est toujours plus attentif à la part de reconstruction collective qu'il implique et requiert, est avant tout donné intuitivement, comme on découvrirait, par exemple, la scène de sa propre mort dans une boule de cristal. L'intrigue se présente moins comme un questionnement perpétuel que comme une

prémonition confirmée. Les personnages de fiction sont sans passé ni futur. Le don d'Hallorann n'est donc pas limité; à chaque lecture il opère.



Shining et *Docteur Sleep* mettent en abyme cette composante télépathique de la littérature. Le don de vision s'y révèle autant une source de problèmes qu'un facteur de résolution. Dans le nouveau volet, le clan «True Knot» traque la petite Abra comme Danny était traqué par son père. Ce qui sauve Danny, sa mère et Hallorann dans *Shining*, c'est le souvenir prémonitoire de l'explosion de la chaudière. Sans en dire plus, il s'agit d'un ressort similaire pour *Docteur Sleep*.

Enfin, l'établissement de la communication n'est jamais garanti. Il arrive que le canal se brouille, que les voix se distordent ou se perdent. Le monde du texte revêt alors un caractère plus inquiétant. •

SE

Albrechts et Swanildas

La danse à l'honneur.

Chaque hiver, il arrive à Lausanne une semaine porteuse d'un étrange phénomène... La ville se voit envahie par de jeunes personnes à la démarche élégante. Le Grand-Pont est parfois décoré d'extraordinaires photos de corps gracieux, habillés de tutus, collants et vestes à épaulettes. Que se passe-t-il ici chaque dernière semaine de janvier? Rien d'autre qu'un des plus prestigieux concours de danse classique du monde! En effet, depuis maintenant plus de quarante ans, le gratin de la danse classique débarque à Lausanne pour prendre part à cette compétition. Nombre d'étoiles sont passées par là avant de briller sur les plus belles scènes! Ils ont entre 15 et 18 ans et viennent des quatre coins du monde pour décrocher une place dans une école pour les plus jeunes ou dans une compagnie pour les plus âgés. Après les présélections à Dresde, en Argentine et par correspondance, ils ne seront plus qu'une septantaine. Ce sont ces derniers qui auront la chance de danser au Palais de Beaulieu.

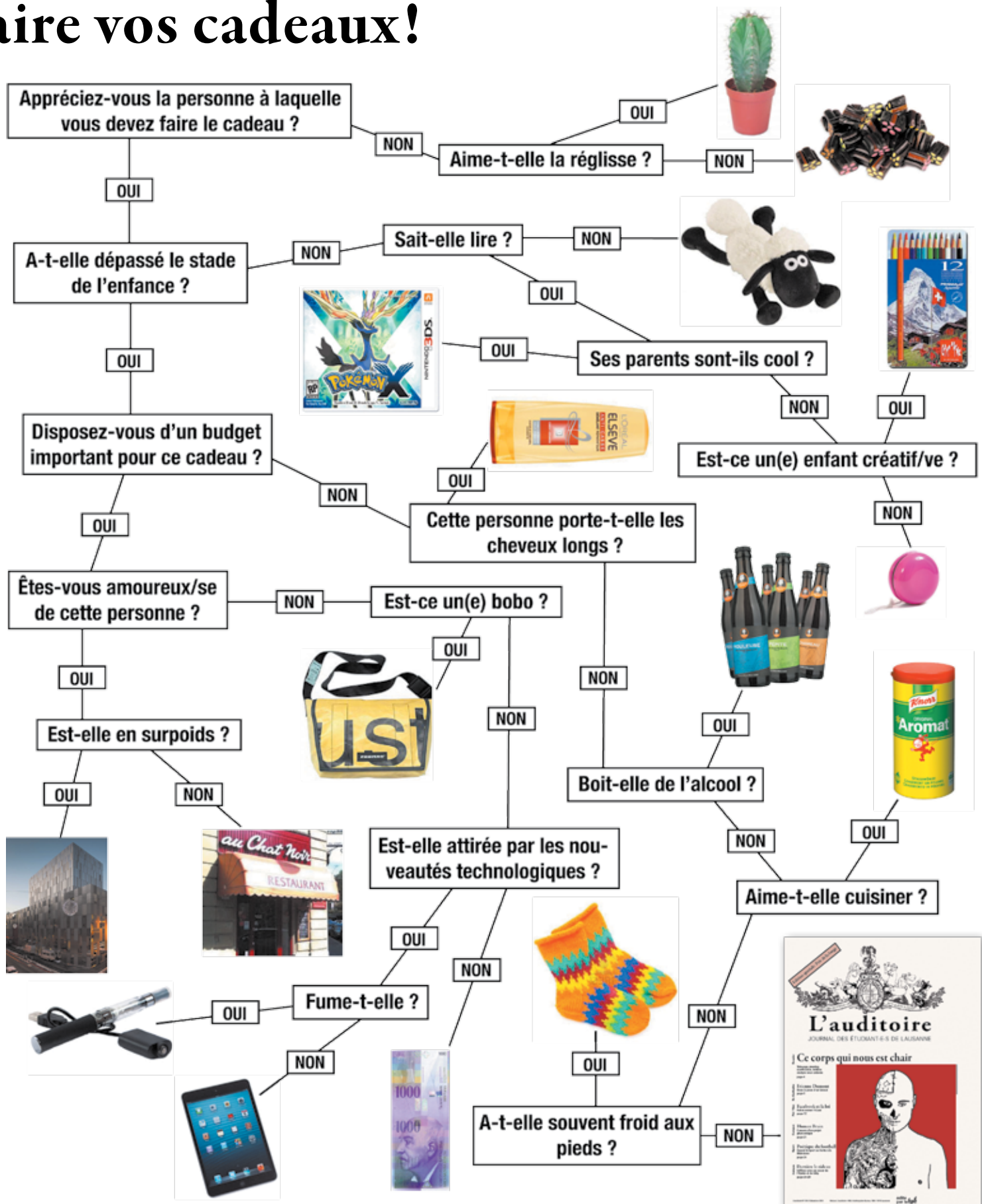
La première étape du concours, les sélections, se tiendra du 26 au 31 janvier. Ces sélections comportent des cours classiques et contemporains journaliers ainsi que des périodes de coaching, afin que chaque participant et participante puisse bénéficier des conseils précieux de professeurs différents. Ils peuvent ainsi perfectionner au mieux leurs variations, qu'ils présenteront le vendredi lors d'une représentation publique ayant lieu toute la journée, et à l'issue de laquelle seront désignés une vingtaine de finalistes. Samedi 1^{er} février, jour de la finale, le jury délibérera et décidera des huit lauréats de la 42^e édition du Prix de Lausanne.

Infos sur www.prixdelausanne.org. Faites aussi un tour sur leur chaîne YouTube ainsi que sur leur application gratuite disponible sur l'App Store. •

FU



Spécial Noël: *L'auditoire* vous aide à faire vos cadeaux!



We wish you a pourry Christmas

Chien méchant
méchant



Après avoir tout tenté pour nous réconcilier avec cette jolie fête pleine de grandes bouffes et de p'tits cadeaux, et d'angelots tout nus, nous nous sommes heurtés avec violence à une cinquantaine d'excellentes raisons de ne pas faire un Chien méchant sur Noël. Nous vous les exposons donc, dans notre grande magnanimité, je dirais même plus: mansuétude, ci-dessous.

(Attention, cet article peut contenir des spoilers; garder hors de portée des enfants)

1. Parce que c'est ringard.
2. Parce qu'on l'a déjà fait quatre fois depuis l'invention du Chien méchant en 2001 (bon OK, on s'est rattrapés avec Ueli Maurer, les toilettes, Yann Lambiel, Loosanne ou la politique de formation).
3. Parce qu'on n'aurait pas pu mettre une photo du panneau de la Faculté des SSP comme illustration.
4. Parce que Noël, c'est de la merde (non, c'est Klug).
5. *Spoiler* Parce que le Père Noël n'existe pas.
6. Because it's written in the wind, it's everywhere I go.
7. Parce que le Père Noël est une ordure.
8. Parce que ça n'intéresse personne de relire dans un journal la souffrance que l'on vit dans nos familles.
9. Parce que c'est commercial.
10. Parce que ça sent le sapin.
11. Parce que c'est Quentin qui a proposé le sujet.
12. Parce que je vous ai beaucoup moins réussi que le porc.
13. *Spoiler* Parce que le Père Noël n'existe pas.
14. Parce que Noël Mamère (et ta sœur).
15. Parce que SUD-PNA (syndicat des Pères Noël alcooliques) ne nous a pas transmis des pots-de-vin assez conséquents.
16. Parce qu'on préfère Saint Nicolas (sauf Fabien qui préfère le père qui fouette).
17. Par négationnisme (NON le Père Noël n'existe pas).
18. *Spoiler* Parce que le Père Noël n'existe pas.
19. Parce que Noel Gallagher.
20. Parce qu'on encule Thérèse.
21. Because C'mon and let it snow.
22. Parce que Paul Walker est mort et ce serait de mauvais goût.
23. Parce que Noël, ça nous fout les boules.
24. Parce que je suis le pape et j'attends ma sœur.
25. *Spoiler* Parce que le Père Noël n'existe pas.
26. Parce que Jingle bèle et oh, what fun it is to write on a brand white open page.
27. Parce qu'aucun lien.
28. On n'attend pas votre sœur?
29. Parce qu'on aurait dû aller sur des sites web tels que www.vivenoel.com.
30. Parce qu'on bûche à la biblio au lieu de fêter.
31. Parce que le Père Noël ne vient jamais chez moi (dixit Kyle).
32. Parce que j'ai vu maman embrasser le Père Noël cette nuit.
33. Parce que Ho Ho Ho.
34. *Spoiler* Parce que le Père Noël n'existe pas.
35. Pour ne pas confondre la BQSM (bûche qui se mange) et la BQB (bûche qui brûle).
36. Parce que Noël n'autorise pas tout.
37. Parce qu'on en a marre de finir tous ces trucs d'apéro que les gens laissent (réglisse, after eight, petits machins durs à l'anis ou au cumin).
38. Parce que le chapon a une peau fine et nacrée.
39. Parce qu'on en a assez de fourrer des dindes.
40. Parce que Séverine n'aime pas sa famille et qu'ils sont tous morts et qu'ils étaient dans la voiture de Paul et que ce vieux briscard de Nelson n'est plus là.
41. Stop au génocide des conifères.
42. Parce qu'un vieux barbu qui s'introduit dans ta cheminée, qui bouffe tes cookies et bois le lait de ton chat, c'est pas très cool.
43. Parce qu'on n'arrive toujours pas à chanter *Du grüsst nicht nur zur Sommerzeit*.
44. Parce que les dips et les karaokés de souper de boîte, ça sent des pieds.
45. Parce qu'on a en marre des chaussettes tricotées de notre grand-mère à moustache.
46. Parce que si on ne parle pas de la Mère



Noël, Julien va nous enguirlander.

47. Parce qu'on en a marre de rappeler à Joseph qu'il est cocu.
48. Parce que le Père Fouettard vend de la serge (et nous fouette avec).
49. *Spoiler* Parce que Jésus il meurt à la fin...
50. Parce que ce Chien méchant n'a strictement aucun rapport avec Noël. Aucun.

Allez, Joyeux Noël Félix, et à l'année prochaine!

BONUS: Playlist de Noël

Les contes de Noël et du Nouvel-An du professeur Rollin
Petit papa chinois – Didier super
Petit caca Noël – Onthewaytohell
Petit pervers Noël - Thecooky avec R.D. dit Econome, Marc V. dit l'Abbé, Pierre G. dit le Barde, R.T. dit le RAF
Joyeux Noël – Max Boubliil
Christmas is all around – Billy Mack
Dans ton culte-Noël - Airnadette •

Séverine Chave, Kathleen Vitor, Julie Collet, Quentin Tonnerre, Lucile Tonnerre, Yves Di Cristino, Thibaud Ducret, Jeanne Guye, Fanny Utiger, Laura Giaquinto, Fabien Chachereau, Lauréane Badoux, Jean-David Knüsel, Kévin Buthey, Samuel Estier